

*Cahiers* **ISABELLE DE CHARRIERE**  
**BELLE DE ZUYLEN** *Papers*

\*

**Ouvrages de dames:  
Isabelle de Charrière et autres brodeuses de romans**

\*

**Women's work: pens and needles of Belle de Zuylen**

\*

Genootschap Belle van Zuylen  
Universiteit Utrecht  
2006  
No 1

Pour le soutien financier accordé à cette publication, nous remercions l'O.G.C. (Ecole doctorale en Histoire et Culture) de l'Université d'Utrecht, ainsi que N.W.O. (Organisation néerlandaise pour la Recherche Scientifique, projet "The International Reception of Women's Writing").

Financial support has kindly been provided by O.G.C. (Research Institute in History and Culture) of Utrecht University, and by N.W.O. (Netherlands Organisation for Scientific Research, project "The International Reception of Women's Writing").

## Le bureau de l'Association

### De la *Lettre de Zuylen et du Pontet* aux *Cahiers Isabelle de Charrière /* *Belle de Zuylen Papers*

#### Avant-propos

Il y a trente ans parut pour la première fois la *Lettre de Zuylen*. Son objectif était de créer un lien entre les personnes de plus en plus nombreuses qui commençaient à s'intéresser à Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière et à son œuvre. Le château de Zuylen venait d'abriter le premier symposium consacré à l'écrivaine. L'enthousiasme de Simone et de Pierre Dubois<sup>1</sup> et celui de Geert van Oorschot, qui s'était engagé à publier les *Œuvres complètes*, avaient suscité l'espoir de faire découvrir à un large public une femme des Lumières encore méconnue. A trente ans de distance, nous pouvons mesurer maintenant combien cette attente a été en effet comblée.

#### Historique

Les *Œuvres complètes* ont paru et ont mené aux découvertes espérées. Des lecteurs et lectrices découvrent en effet « la femme et l'œuvre », s'enthousiasment, deviennent membres – pour un certain nombre d'entre eux – de l'Association Isabelle de Charrière et sont heureux d'y échanger leurs expériences de lecture. Après la publication des *Œuvres complètes*, on a pu voir les biographies et les études critiques se multiplier, donner lieu à des créations théâtrales, cinématographiques ou littéraires et témoigner ainsi de la richesse des écrits charriériens. Trois colloques internationaux ont été organi-

sés, qui ont non seulement présenté l'état des recherches, mais surtout indiqué des pistes à suivre pour l'avenir.

Ces travaux et ces contacts de plus en plus intenses ont pris forme autour de l'« axe » Utrecht – Neuchâtel. A côté de l'Association Isabelle de Charrière néerlandaise, une Association sœur a en effet été créée en Suisse. Du même coup, en 1981, la *Lettre de Zuylen* est devenue une publication conjointe et a élargi son titre pour devenir la *Lettre de Zuylen et du Pontet*. Entre les deux associations et leurs bureaux, des liens de collaboration et d'amitié chaleureuse se sont noués, qui sont toujours entretenus et ne cessent pas de l'être. Quelques années plus tard, en 1995, l'Association française Isabelle de Charrière voyait le jour mais dut se mettre en sommeil en 2003.

Entre-temps, la *Lettre de Zuylen et du Pontet* a continué d'être publiée partiellement en néerlandais, respectant ainsi son origine et s'adressant avec quelque préférence à ses membres néerlandais. Cependant, l'intérêt grandissant des chercheurs non seulement en Europe, mais aussi en Amérique du Nord, en Turquie, voire au Japon et la multiplication des travaux ont suscité le besoin de créer un périodique accessible à tous ceux qui s'intéressaient à notre auteure. Après de longues délibérations, nous avons fini par prendre la décision de nous adresser dorénavant à toutes ces personnes, lectrices et lecteurs assidus d'Isabelle de Charrière, chercheuses et chercheurs passionnés par son œuvre, et d'utiliser pour ce faire deux langues : le français et l'anglais – la langue dont se servait l'écrivaine elle-même et celle qui sert actuellement, en pratique, de lien universel dans le monde. L'ensemble sera bilingue, mais chacun des articles présentés dans cette nouvelle revue sera rédigé soit en anglais, soit en français, avec un court résumé dans l'autre langue de publication.

Que ceci ne nous éloigne pas de nos membres néerlandais ! Ce sont eux, en effet, qui ont rendu possibles et soutenu les efforts des différents bureaux de l'Association. Les contacts individuels et les débats que nous avons toujours eus avec eux dans le cadre des rencontres organisées au château de Zuylen, nous ont fait comprendre qu'il était indispensable de tenir compte tout d'abord de ce premier cercle, et de chercher à l'élargir. Cette réflexion nous mène momentanément à des discussions sur de vastes projets de traduction des écrits charriériens en néerlandais, permettant de concrétiser vraiment l'« intégration » de l'auteure dans le canon de la littérature néerlandaise. Car, on l'y inclut de plus en plus, et il est d'autant plus regrettable que les élèves de l'enseignement secondaire en restent très éloignés en raison de la réduction de l'enseignement du français à laquelle malheureusement nous assistons ces derniers temps. Eliminer le néerlandais de notre publication annuelle pourrait dès lors sembler un geste peu opportun. Néanmoins, nous nous gardons de confondre d'une part, les membres, actuels et futurs, de notre Association et les lecteurs de nos publications, et d'autre part, les milliers d'élèves du secondaire auxquels nous souhaiterions faire connaître l'auteure du *Noble*

et des *Réflexions sur la générosité et sur les princes*, mais qui – soyons réalistes – ne participeront pas forcément à nos discussions de charriéristes.

Cela n'empêche pas, d'ailleurs, que nous réfléchissions – si cela est nécessaire – à la possibilité de prévoir des traductions néerlandaises des articles présentés en français dans ces *Cahiers Isabelle de Charrière*; elles pourraient, éventuellement, être publiées en ligne. Les contacts directs avec nos membres seront assurés dorénavant par un « bulletin de nouvelles » en langue néerlandaise, en principe envoyé par courriel.

### **Une nouvelle étape**

Nous pensons donc devoir choisir cette nouvelle voie, qui devrait rendre possible un élargissement de notre lectorat. Comme par le passé, nous cherchons à toucher un public intéressé de la façon la plus diversifiée possible, par les idées, les ouvrages, la correspondance d'Isabelle de Charrière ou encore par sa place dans la culture européenne. Les spécialistes « charriéristes » et leurs étudiants sont évidemment inclus dans cette catégorie, mais ils ne sont pas les seuls visés. La raison d'être en effet de nos recherches est d'arriver à convaincre un public beaucoup plus vaste de l'intérêt que présente l'œuvre de cette écrivaine. La présente publication se conçoit comme une plate-forme où tous pourront se rencontrer. Davantage que la *Lettre de Zuylen et du Pontet*, ces *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers* constitueront donc une plate-forme *internationale*.

La *Lettre de Zuylen et du Pontet* contenait – on s'en souvient – un mélange d'articles, d'annonces et de nouvelles, toujours présenté avec beaucoup de soin, et, comme nous l'avons constaté, apprécié de ses lecteurs. Vouloir changer cette formule représente évidemment une gageure. Il nous semble pourtant qu'une publication émanant de notre Association pourrait avoir vocation à jouer un rôle moteur plus actif. Pour assurer les contacts avec la recherche internationale, nous avons élargi le comité de rédaction, et nous nous sommes dotés d'un comité de lecture. Ainsi, au lieu d'attendre – comme cela arrivait souvent dans le passé – que des articles nous soient présentés pour publication, nous pourrions contribuer plus activement à l'orientation des recherches futures.

Tout d'abord, nous avons décidé de faire paraître, en principe, des numéros *à thème*. Le fonctionnement par numéros thématiques permettra de proposer à des chercheurs des questions précises, sur lesquelles éventuellement ils pourraient être invités à faire des conférences. Les thèmes des numéros à venir étant annoncés à l'avance<sup>2</sup>, la planification des recherches en sera facilitée et éventuellement des cours pourraient être prévus, permettant aussi aux étudiants de se pencher sur des questions ciblées.

Nous souhaiterions en effet intensifier les contacts avec l'enseignement universitaire. Par exemple, des étudiants pourraient participer à ce mouvement par des mémoires dont nous rendrions compte. Dans cette

optique, l'Association Isabelle de Charrière a décidé, conjointement avec le projet « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 », actuellement en cours à l'OGC (Ecole doctorale en Histoire et Culture de l'Université d'Utrecht), d'attribuer un prix au meilleur travail rédigé par un étudiant de master et concernant Isabelle de Charrière ou son époque<sup>3</sup>. Nous espérons ainsi encourager de jeunes talents et contribuer à l'essor de la recherche charriériste. Les messages concernant ce genre d'initiatives nouvelles seront présentés dans la rubrique finale des *Cahiers*, qui est susceptible de contenir également des messages que nos lecteurs et lectrices pourraient vouloir adresser aux collègues.

Les *Cahiers Isabelle de Charrière* continuent de rendre compte de travaux qui viennent de paraître. Ils le feront de façon un peu plus systématique que cela ne pouvait se faire dans la *Lettre de Zuylen et du Pontet*. Nous publierons des comptes rendus, de brefs commentaires et, bien sûr, l'aperçu bibliographique, dont Madeleine van Strien-Chardonneau continue de se charger.

Toute nouvelle entreprise est pleine de promesses et d'espérances. Nous venons d'en mentionner quelques-unes. Elles sont toutes basées sur le souhait que chaque numéro des *Cahiers Isabelle de Charrière/Belle de Zuylen Papers* devienne un véritable lieu de rencontre entre collègues, étudiants et autres (futurs) passionné(e)s des broderies – narratives aussi bien que discursives – d'Isabelle de Charrière. Nous espérons en particulier qu'après avoir aimé recevoir la *Lettre de Zuylen et du Pontet*, nos lecteurs apprécieront la nouveauté des *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*.

## Notes

<sup>1</sup> Ainsi que des membres du bureau de l'Association durant ces trente années : voir la liste de ces membres pp. 77-79.

<sup>2</sup> Voir l'annonce concernant les numéros prévus pour les années 2007 et 2008, pp. 80-82.

<sup>3</sup> Voir l'annonce concernant ce Prix Belle de Zuylen, pp. 74-75.

**Cecil P. Courtney, member of the Advisory Board**

**From the  
*Lettre de Zuylen et du Pontet*  
to the  
*Cahiers Isabelle de Charrière /  
Belle de Zuylen Papers***

**Foreword**

Over the last thirty years Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière has emerged from relative obscurity to occupy the place she rightly deserves in cultural and literary history as one of the most original, interesting and important women writers of the eighteenth century, second to none in the art of epistolary exchange, distinguished as a novelist and by no means negligible as the author of plays, poems, pamphlets and numerous occasional pieces in verse and prose.

In September 1976 the newly formed Dutch Association Belle de Zuylen published the first number of the *Lettre de Zuylen*. This took place against the background of the preparation of the Van Oorschot edition of her *Œuvres complètes* (announced in 1974, published in ten volumes between 1979 and 1984) and of the first Belle de Zuylen international conference, held in Utrecht in September 1974. The *Lettre de Zuylen* (which in 1981 became the *Lettre de Zuylen et du Pontet*, published jointly by the Dutch and Swiss Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière Associations) soon established itself, in spite of its modest presentation, as an invaluable publication containing a mine of information on new publications and work in progress as well as interesting original articles and the text of papers read at meetings of the Associations.

This admirable publication has been a victim of its own success: the first number was of a mere twelve pages, the last one (2005) was of twenty-eight pages and, given the enormous growth of interest over the last thirty years in Belle de Zuylen /Isabelle de Charrière and the increase of publica-

tions in many languages devoted to various aspects of her life and works (including those aspects relevant to feminism), it is not surprising that the need should be felt for a full-scale international periodical devoted to Charrière studies.

This need will be met by the *Cahiers Isabelle de Charrière/Belle de Zuylen Papers*, which will publish, in French or English, full-scale articles and book reviews and at the same time continue the tradition of the *Lettre de Zuylen et du Pontet* by giving bibliographical information along with announcements of forthcoming meetings and conferences. An important feature of the new journal is that, rather than offering miscellaneous articles which happen to be submitted for publication, each number will be devoted to a clearly defined theme proposed by the editors, who will encourage and solicit appropriate contributions. In this way, it is hoped the *Cahiers* will play an active rather than a passive role in the development of Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière studies. The articles and other material offered should appeal to a wide range of old and new readers, including, not least, those who, over the years, have supported and appreciated the *Lettre de Zuylen et du Pontet*.

Cecil P. Courtney is the author of *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A biography* (Oxford, Voltaire Foundation, 1993) and of numerous studies on Belle de Zuylen, Benjamin Constant and other eighteenth-century authors.

Address: Christ's College, Cambridge, CB2 3BU. [cpc1000@cam.ac.uk](mailto:cpc1000@cam.ac.uk)



## Comité de rédaction

# Ouvrages de dames ? Ouvrages d'une dame ?

## Présentation du thème

Le thème retenu pour ce premier numéro des *Cahiers Isabelle de Charrière* pourrait surprendre. On n'a pas l'habitude de considérer les écrits d'Isabelle de Charrière comme des « ouvrages de dame », et elle-même est rarement présentée comme si elle était une des « lady novelists », dénoncées par George Eliot : celles qui écrivent leurs « silly novels » pour un public féminin<sup>1</sup>. En effet, il s'agira ici d'« ouvrages » dans les deux sens du terme. Ce terme, qui s'applique si bien à des publications écrites s'adressant à des publics lisants, change complètement de sens dès qu'il est accompagné du vocable de « dame », surtout si celui-ci est utilisé au pluriel. Il ne désigne plus alors les œuvres qu'une femme pourrait avoir écrites et publiées, mais plutôt ce qu'on serait presque tenté d'appeler des « parodies d'ouvrages ». Celles-ci requièrent un labeur intellectuel minime, tout en mettant en valeur un sens de l'esthétique (dans le meilleur des cas) et une dextérité manuelle, censés correspondre à la nature féminine. Une définition plus objective n'omettrait pas de mentionner qu'il s'agit en général d'objets réalisés en diverses matières *textiles* selon des procédés variés.

L'étymologie permet d'apprécier combien sont proches l'un de l'autre « texte » et « textile », matière écrite et matière tissée. La figure métaphorique est relativement courante, utilisée par exemple par Montaigne à propos d'Ovide, qui aurait « cousu et rapiécé » ses *Métamorphoses*<sup>2</sup>, par Boileau dans son célèbre alexandrin : « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage », et par Diderot parlant du roman comme un « tissu d'événements »<sup>3</sup>. Il est évident que ce n'est là qu'une des métaphores possibles pour caractériser l'ouvrage littéraire. Boileau, par exemple, poursuit : « polissez-le sans cesse »<sup>4</sup>, et à la même époque Jean-Pierre Camus arrive à décrire un même texte comme « une guirlande tissuë de beaucoup de fleurs » *et* comme « un ouvrage de marquetterie »<sup>5</sup>.

Les écrivains *femmes* passeraient peut-être moins facilement du tissage au polissage de la pierre et au travail du bois pour rendre compte de leurs activités scriptrices. L'affinité supposée du « sexe faible » avec le travail du tissu a effectivement donné lieu à une production considérable,

même de la part de femmes pour lesquelles on ne s'y serait pas attendu, telle par exemple Lady Mary Wortley Montagu. La célèbre aventurière et auteure des *Turkish Embassy Letters* (1763, maintes fois rééditées et traduites<sup>6</sup>) décrit ainsi sa semaine :

Her typical week, as she rehearsed it to Pope, gave a day each to reading English, reading the ancients, Turkish studies, writing, and needlework, but also one to hunting partridges and one to music and events.<sup>7</sup>

Sa biographe précise :

her non-intellectual pursuits have been quite properly obscured by her literary ones ; but they were significant and continuing aspects of her life. She embroidered, she said herself, «like an angel», sometimes for six hours a day.<sup>8</sup>

Une telle affinité – favorisée grandement par l'éducation – a certainement pu mener à une tendance à emprunter cette terminologie pour évoquer l'avancement de travaux d'écriture.

Cependant, ce n'est pas forcément le *tissage* qui est alors prioritaire. Ainsi Françoise de Graffigny a pu écrire à son ami Devaux : « tous mes matériaux sont prêts [...] en un mot, toute la broderie. Il ne me manque que la trame »<sup>9</sup>. Il s'agit de son roman *Lettres d'une Péruvienne*, qui allait paraître deux ans plus tard, et pour lequel il lui restait beaucoup à faire : sa formule montre bien – pour les initiées – que ce qu'elle avait encore à trouver, c'était l'essentiel. Isabelle de Charrière, elle aussi, traite parfois du texte comme s'il s'agissait de matière textile. Commentant une de ses propres expressions utilisées dans une lettre à Constant d'Hermenches, elle dit qu'elle avait été un peu gauche « au lieu que ce que vous disiez était très joli. Ma broderie ne vaut rien »<sup>10</sup>. Il est à noter que dans ces deux cas, le terme de « broderie », appliqué à du texte, a une connotation plutôt négative. Celle-ci n'est cependant pas permanente. Il arrive à Isabelle de Charrière d'évaluer ainsi l'écriture d'une autre femme, Adélaïde de Souza : « dans son *Adèle de Sénange* [elle] avait joliment brodé une toile d'araignée »<sup>11</sup>. Ce qui dans cette expression peut paraître curieux, c'est le fait de *broder* une toile d'araignée. Rien n'empêche en effet de faire servir le dessin d'une toile d'araignée à une broderie, mais il n'en est pas moins certain que toute toile est d'abord *tissée* – que ce soit sur un métier ou par des méthodes plus primitives, voire, en l'occurrence, animales.

L'opposition entre ces deux activités, *tisser* et *broder*, peut éclairer celle qui existe entre *les ouvrages* et *les ouvrages de dames*. Ces derniers, nous venons de les présenter comme des « parodies d'ouvrage », tout en insistant sur le lien étymologique entre « texte » et « textile ». Précisons que le tissage et la broderie ont tous deux trait à la production de textile, mais que

dans ce processus le tissage est bien plus fondamental, puisqu'il *crée* – à partir de fils qu'il s'agit de croiser à angle plus ou moins droit et en grand nombre – un tissu, qui éventuellement pourra servir de trame : sur tout tissu il y a toujours possibilité de broder. La broderie relève donc du superflu, de l'ajout gratuit, pour des raisons autres qu'utilitaires et pour répondre à un choix d'ordre esthétique. Et en effet, les « ouvrages de dames » concernent souvent ce type de produits : des objets sans aucune utilisation précise. Ce qui compte n'est pas forcément de fabriquer quelque chose qui réponde à une nécessité objective. L'objet manufacturé – pensons aux nombreux mouchoirs munis de bordures à fleurs – peut certes avoir une fonction pratique, mais pour remplir cette fonction le morceau de tissu n'a pas besoin des fleurs brodées qu'il comporte. Davantage que le résultat, c'est l'activité même de la confection qui compte, et l'un des problèmes principaux que celle-ci résout c'est celui du trop-plein de temps dont disposent les femmes (celles appartenant à des couches sociales autres qu'ouvrières, paysannes, marchandes...) et de l'ennui qu'il engendre. Celui-ci pourrait être combattu autrement : par l'étude ou par la lecture de romans par exemple. L'une aussi bien que l'autre ne sont pas toujours jugées adéquate aux normes régissant la vie des femmes, la Sophie de Rousseau en est l'exemple. En « fille chaste » n'ayant jamais lu de romans,

il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté.<sup>12</sup>

C'est le regard de l'autre que Sophie a visiblement intégré.

Cet état de choses s'illustre fréquemment à l'intérieur de romans. Pour les personnages fictionnels en effet, l'activité féminine de la broderie est souvent présentée en contraste avec celle considérée apparemment plus masculine de la lecture, comme dans cette scène de gêne, racontée par un jeune homme amoureux d'une femme mariée – à un mari bien plus âgé qu'elle – dans *Adèle de Sénange* :

[..] A trois heures, je suis descendu dans le salon, ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait ; elle ne m'a pas regardé ; j'ai cru apercevoir qu'elle pleurait. Ne me sentant plus la force de lui faire aucun reproche, je me suis éloigné, et j'ai été prendre, le plus indifféremment que j'ai pu, *un livre* à l'autre bout de la chambre. *Elle continuait son ouvrage sans lever les yeux* : bientôt j'ai vu de grosses larmes tomber sur son métier : toutes mes résolutions m'ont abandonné ; je me suis rapproché, et, entraîné malgré moi : « Adèle, lui ai-je dit, je n'existais que pour vous ! daigneriez-vous partager une si tendre affection ? pouvez-vous seulement la comprendre ? ». Elle a levé ses yeux au ciel : nous avons entendu le pas de M. de Sénange ; j'ai été *reprenre mon livre*.<sup>13</sup>

Lorsqu'il s'agit de mettre en présence, sans les faire communiquer par la parole, une femme et un homme, ce sont respectivement la broderie et la lecture – ou du moins le fait d'avoir un livre à la main et un métier sur lequel laisser tomber des larmes – qui fournissent les prétextes dont le romancier ou la romancière peuvent se saisir<sup>14</sup>. En ce sens, Adélaïde de Souza respecte les règles.

Mais en tant qu'écrivaine, Souza s'en éloigne. Elle n'est d'ailleurs pas la seule<sup>15</sup>, et dans certains cas, l'attitude de ces femmes en matière d'« ouvrages de dames » est particulière, et fournit une preuve supplémentaire de non-conformisme. Françoise de Graffigny, par exemple, met en scène très directement dans ses *Lettres d'une Péruvienne*<sup>16</sup>, le lien intime entre « texte » et « textile », en faisant communiquer Zilia avec son fiancé péruvien au moyen non pas de lettres écrites, mais de fils que, pour leur donner une signification, elle noue<sup>17</sup>. Ces *quipos*, « peinture fidèle de nos actions et de nos sentiments », devront « rendre immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur » et donc faire office de livre<sup>18</sup>. Une autre façon de détourner de sa destination habituelle le travail du tissu se trouve dans les *Conversations d'Emilie* de Louise d'Épinay. L'auteure fait parler de « l'aiguille » la petite Emilie et sa mère ; celle-ci approuve l'enthousiasme de sa fille : « Il est certain qu'en vous appliquant aux ouvrages convenables à notre sexe, vous avez une bonne flèche de plus dans votre carquois contre le désœuvrement ». Plus important encore : « vous apprenez à *vous passer des autres*. Ainsi voilà du profit tout clair : liberté et force »<sup>19</sup>. Cette dernière approche de l'« ouvrage » s'oppose radicalement à celle de Rousseau : au lieu de penser à l'impression à faire sur les autres, Emilie apprend à se créer une liberté intérieure.

Que les femmes diffèrent entre elles, est prouvé une fois de plus dans la traduction néerlandaise que Betje Wolff a procurée de ces *Conversations*. Elle refuse apparemment l'idée que l'on puisse vouloir se passer des autres et élimine cet « avantage » de la version qu'elle donne du texte<sup>20</sup>. Wolff n'est pas très chaude pour le maniement de l'aiguille, et tend à inciter ses consœurs à la remplacer par la plume<sup>21</sup>. D'autres écrivaines sont comme elle et pratiquent également un non-conformisme moins subtil que celui d'Épinay et de Graffigny. Ainsi dans ses *Mémoires*, Mlle Clairon, la célèbre actrice, se décrit enfant comme étant « d'une douceur inaltérable, quand on ne me présentait point d'aiguilles »<sup>22</sup>. Fanny Burney, à en juger d'après son *Evelina* « seeks to break with the determinism implicit in assumptions about women's pastimes »<sup>23</sup>.

Cette énumération d'écrivaines contemporaines mène à la question qui nous occupe : en adoptant cette perspective, où le degré de conformisme ou de rébellion se mesure d'après le recours plus ou moins fréquent à l'aiguille, où devra-t-on situer Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière ?

Elle nous a elle-même fourni l'occasion de poser cette question ; c'est du moins ce qu'on peut penser. Il existe en effet au château de Zuylen, seul objet ayant apparemment appartenu à la célèbre châtelaine *et* subsistant jusqu'à nos jours, un morceau de lin, brodé ou plutôt reprisé, mais non pas pour réparer son usure. C'est le résultat d'un exercice : des trous ont été découpés dans la toile, pour que la jeune fille obligée de s'occuper de cet « ouvrage » apprenne à réparer des tissus. Il ne s'agit donc pas tout à fait du « travail » frivole que désigne le terme d'« ouvrages de dames », mais de l'un de ces « travaux de son sexe » dont, selon Rousseau, « on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes ». Ils étaient enseignés aux jeunes filles, puisque faites « pour être un jour mère[s] de famille », il fallait qu'elles apprennent à gouverner une maison. Il leur fallait pouvoir « suppléer aux fonctions des domestiques » : « On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même »<sup>24</sup>. Ce travail avait une valeur plutôt symbolique pour des filles du milieu aristocratique des Tuyll van Serooskerken et représentait surtout un respect des normes en vigueur, dont on sait que même jeune, Belle avait tendance à s'éloigner. Il est donc d'autant plus intrigant de voir ce morceau de tissu non seulement daté (1758), mais aussi « signé » en caractères brodés : I T. S'agit-il en effet de la signature d'Isabelle de Tuyll, c'est-à-dire de Belle de Zuylen ? Comment interpréter ce « message » peu implicite, en tenant compte de ce que nous lisons dans ses écrits ?

La question demande à être étudiée. Il s'agit là d'une problématique qui dépasse nettement le cas d'Isabelle de Charrière. Le rapport entre broderie, conformisme et rébellion a été présenté pour la première fois en 1986 par Roszika Parker dans *The Subversive Stitch*<sup>25</sup>. Depuis, historiennes et anthropologues ont analysé des matériaux négligés jusque-là, relevant du domaine des traditions féminines<sup>26</sup>. Pour certaines écrivaines individuelles, on a présenté leur habileté (entre autres) de brodeuse : Anna Maria van Schurman, célébrité du XVIIIe siècle<sup>27</sup>, George Sand qui fabriquait elle-même les costumes du Théâtre des Marionnettes de Nohant<sup>28</sup>. La pertinence qu'il y a à poser plus particulièrement ces questions par rapport aux femmes qui écrivent, a été illustrée de façon convaincante dans l'étude que Maria Grever a consacrée à la première historienne professionnelle néerlandaise, Johanna Naber (1859-1941). Celle-ci, fille et sœur d'historiens a dû attendre longtemps avant de trouver sa propre voie d'historienne. Après sa scolarité, elle a subi pendant plusieurs années « la pesanteur de l'ennui » de ces journées monotones qu'il fallait s'efforcer de traverser. A l'âge de 26 ans elle finit par s'inscrire à un cours de « broderie d'art ». Pour participer à un concours, elle se mit à préparer, en secret, un manuel destiné à l'enseignement de cette même matière. Naber gagna le concours : son ouvrage fut édité et à partir de là elle fit ses travaux d'historienne, à commencer par des biographies d'Angélique Arnauld et de Madame

Campan<sup>29</sup>. Son intérêt pour les « ouvrages de dames » lui resta : dans sa biographie de Wilhelmine de Prusse Naber note à plusieurs reprises que la princesse, après des périodes mouvementées, retourna à ses écritures, ses travaux d'aiguille et de peinture, et à sa musique<sup>30</sup>.

Comment situer, sous cette perspective, Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière ? Suzan van Dijk présente une première approche, tenant compte notamment des nombreux renseignements que fournit la correspondance d'Isabelle de Charrière, qui très fréquemment met en rapport ses activités d'écrivaine et de brodeuse, voire de tricoteuse, sachant même combiner les arts du tricot et de la traduction, à condition d'être à deux. Ainsi, elle invite Isabelle de Géliou, avec qui elle prépare une traduction de *Nature and Art* : « Si vous me venez voir aujourd'hui, je tricoterai comme quatre, ou si vous voulez, vous me dicterez et tricotez. J'écrirai avec un grand zèle »<sup>31</sup>. Il est frappant aussi de la voir comparer ses propres jugements concernant ses écrits et son « ouvrage ». Dans les deux cas, elle ressent une « continuelle désapprobation » de soi :

Une chose encore me blesse chez moi et me rend modeste, c'est qu'il manque quelque chose à la perfection de tout ce que je fais. Une sorte de paresse ou d'indécision empêche que rien ne soit tout à fait bien. Je n'écris pas une page que je ne le sente. Hier en faisant mon jupon de taffetas revenu de Genève, je n'ai cessé de le penser. Les mesures n'étaient jamais tout à fait bien prises ; la couture était tantôt à trop petits, tantôt à trop grands points.<sup>32</sup>

Ce premier aperçu suscitera, nous l'espérons, des recherches plus approfondies.

Nous avons jugé opportun d'insérer cette activité de la jeune Belle de Zuylen dans le cadre plus large, où elle trouve sa place. L'étude de Lotte Jensen, qui concerne principalement le XIXe siècle, en témoigne. A cette époque, on voit l'intérêt pour l'ouvrage prendre, avec le développement d'une presse spécialisée, des proportions importantes. Jensen décrit la situation telle qu'elle s'est manifestée aux Pays-Bas, mais les constats qu'elle fait s'appliquent également à d'autres pays européens. D'ailleurs les périodiques qu'elle discute sont souvent des publications basées sur des parutions étrangères qui les avaient précédés. On constate que la façon artisanale et conviviale dont Isabelle de Charrière et ses amies partageaient entre elles modèles et patrons – faisant des dessins dans les marges des lettres – a été développée dans des journaux souvent rédigés par des femmes et devenus un facteur économique important.

Dans les rapports entre femmes, qui – selon la formule de Marie-Jeanne Riccoboni – doivent se donner entre elles les ouvrages de leurs mains<sup>33</sup>, l'ouvrage écrit peut aussi jouer son rôle. Et en ce sens Isabelle de Charrière a également donné sa contribution. De même qu'elle envoyait ses

« ouvrages de dames » (broderies, tricots etc.) à Jeanne-Louise Prevost, elle adressa un véritable ouvrage, sorti de sa plume, à la femme du Stadhouder Guillaume V, la princesse Wilhelmine de Prusse : il s'agit des *Réflexions sur la générosité et sur les princes*. Ce pamphlet, récemment traduit en néerlandais et publié sous forme bilingue<sup>34</sup>, a incité l'historienne Lotte van de Pol à s'occuper de la destinataire, dont on sait qu'elle avait rencontré la jeune Belle et que plus tard elle allait lire son roman *Trois femmes*. Il est intéressant de voir de plus près quelles réactions aurait dû susciter chez elle ce pamphlet, si toutefois on avait osé le lui transmettre.... Charrière est sévère envers elle et continue de l'être :

notre Princesse d'Orange [...] a plus de hauteur et d'entêtement que d'esprit. [Elle] n'a pas du tout su se faire Hollandaise [...] Elle a prouvé par trop d'erreurs qu'elle n'avait pas l'esprit nécessaire pour gouverner.<sup>35</sup>

Les différences d'une femme à l'autre et les différends entre elles ont beau être considérables, ce qui les réunit – de gré ou de force – semble bien être l'*ouvrage* : le travail de la plume ou de l'aiguille. Mais ce jusqu'à quel niveau ?

### Notes

<sup>1</sup> George Eliot, « Silly Novels by Lady Novelists », dans *Westminster Review* 66 (October 1856), pp. 442-61.

<sup>2</sup> Montaigne, *Essais*, II, p. 35; cité d'après Max Vernet, « La métaphore du corps dans la poétique du roman », dans Monique Moser-Verrey (éd.), *Le corps romanesque. Images et usages topiques sous l'Ancien Régime* (en préparation).

<sup>3</sup> Diderot, *Eloge de Richardson* (1762), dans *Œuvres esthétiques*, éd. Paul Vernière. Paris, Garnier, 1968, p. 29.

<sup>4</sup> Boileau, *L'Art poétique* (1674), Chant I, vv. 172-173.

<sup>5</sup> Jean-Pierre Camus, *Les Événements singuliers de Mr. De Belley* (1631), Préface, p. 14; cité d'après Vernet (en préparation).

<sup>6</sup> En 1764, Belle de Zuylen écrit à Constant d'Hermenches qu'elle la connaît « depuis longtemps » (Lettre du 25 février – 5 mars 1764; *O.C.*, I, p. 173).

<sup>7</sup> Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu*. Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 154.

<sup>8</sup> *Id.*, p. 187.

<sup>9</sup> Lettre à Devaux du 11 septembre 1745, dans Françoise de Graffigny, *Correspondance*, éd. J.A. Dainard e.a. Oxford, Voltaire foundation, 2002, t.VII, p.1.

<sup>10</sup> Lettre à Constant d'Hermenches, le 8 novembre 1767, dans *O.C.*, II, p. 65.

<sup>11</sup> Lettre à Benjamin Constant, les 25-27 mai 1800, dans *O.C.*, VI, p. 82

<sup>12</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation* (1762), éd. Michel Launay. Paris, GF Flammarion, 1966, p. 517.



<sup>13</sup> Adélaïde de Souza, *Adèle de Sénange ou Lettres de Lord Sydenham* (1794), dans Raymond Trousson, *Romans de femmes au XVIIIe siècle*. Paris, Bouquins, 1996, p. 632 (mes italiques).

<sup>14</sup> Voir pour plus de détails : S. van Dijk, « Lire ou broder : deux occupations féminines dans l'œuvre de Mmes de Graffigny, Riccoboni et de Charrière », in Jan Herman et Paul Pelckmans (éds.), *L'Épreuve du lecteur. Livre et lecture dans le roman français d'Ancien Régime* (Actes du 8e Colloque de la SATOR). Louvain/Paris, Peeters, 1995, pp. 351-360.

<sup>15</sup> Voir par exemple les dizaines d'écrivaines mentionnées par l'abbé Joseph de La Porte, *Histoire littéraire des femmes françaises*. Paris, Lacombe, 1769, 5 vol. La liste peut être consultée à l'adresse : [www.womenwriters.nl](http://www.womenwriters.nl) (voir sous : Instruments de travail).

<sup>16</sup> Un des grands succès de librairie du XVIIIe siècle; Belle de Zuylen ne semble pas l'avoir lu : elle n'en parle pas dans les lettres dont nous disposons.

<sup>17</sup> Cette façon de nouer les fils correspondrait assez à un tissage où on se passerait de métier.

<sup>18</sup> Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne* (1747), dans Trousson 1996 (v. note 9), Lettre I, pp. 85 et 86. Ne s'agit-il pas là, finalement, d'un travail proche d'une variante bien connue de l'« ouvrage », réunissant également l'alphabet et la broderie : le marquage? Celui-ci est présent aussi chez Rousseau, qui le met en rapport avec de mauvais traits de caractère, aboutissant à des résultats inattendus. En effet la délicatesse et la vanité firent que certaine jeune fille « n'entendait point que son linge servît à ses sœurs ; on le marquait, on ne voulut plus le marquer ; il fallut le marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès » (Rousseau, *Emile*, 1966, p. 481). L'importance du marquage et ses incidences sur l'alphabétisation féminine ont récemment été illustrées pour la province néerlandaise de la Frise. Les « marquettes » ou « marquoirs » que l'on donnait à réaliser aux filles comportaient dans cette région, aux XVIIIe et XIXe siècles, une portion relativement importante de caractères, capitales aussi bien que minuscules, au détriment des représentations de personnages, motifs floraux etc. Et on a pu constater des effets non négligeables sur les capacités des jeunes filles, plus tard, à s'exprimer par écrit. Cf. Gieneke Arnolli et Rosalie Sloof, *Letter voor letter. Merklappen in de opvoeding van Friese meisjes*. Zwolle/Leeuwarden, Waanders/Fries Museum, s.d. [2005], pp. 13 et 15.

<sup>19</sup> Louise d'Épinay, *Conversations d'Émilie* (1782), éd. Rosena Davison. Oxford, Voltaire foundation, 1996, pp. 249-250 (mes italiques). Isabelle de Charrière connaissait cet ouvrage; il est mentionné dans un roman anglais (*A correspondance*) qu'elle écrivait avec Isabelle de Géliou.

<sup>20</sup> Louise d'Épinay, trad. Betje Wolff, *De gesprekken met Emilia*. La Haye, Van Cleef, 1787, p. 294.

<sup>21</sup> Cf. Betje Wolff, Préface des *Bespiegelingen over den staat der rechtheid* (Réflexions sur l'état de droit). Hoorn Tjallingius, 1765.

<sup>22</sup> Clairon, *Mémoires écrits par elle-même* (1822). Genève, Slatkine, 1968, p. 10.

<sup>23</sup> Cf. Kristina Straub, « Women's Pastimes and the Ambiguity of Female Self-Identification in *Evelina* », in *Eighteenth-Century Life* 10 (1986), p. 59.

<sup>24</sup> Rousseau, *Emile*, 1966, p. 518.

<sup>25</sup> Roszika Parker, *The Subversive Stitch. Embroidery and the making of the feminine*. Londres, The Women's Press, 1986.



<sup>26</sup> Voir par exemple les travaux de Nicole Pellegrin, notamment : « Les vertus de l'ouvrage ». Recherches sur la féminisation des travaux d'aiguille (XVIe-XVIIIe siècles) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 46 (1999), pp 747-769. Nicole Pellegrin est intervenue aussi lors d'une journée consacrée à « Belle de Zuylen et l'ouvrage », qui s'est tenue au château de Zuylen le 29 octobre 2005.

<sup>27</sup> Kathelijne van der Stighelen, *Anna Maria van Schurman (1607-1678) of « Hoe hooge dat een maecht kan in de konsten stijgen »*, *Symbolae Facultatis Litterarum et Philosophiae Lovaniensis*, série B, 4.

<sup>28</sup> Christian Bernadac, *George Sand. Dessins et aquarelles*. Paris, Pierre Belfond, 1992, pp. 50-51.

<sup>29</sup> Maria Grever, *Strijd tegen de stilte. Johanna Naber (1859-1941) en de vrouwenstem in geschiedenis*. Hilversum, Verloren, 1994, pp. 56, 58, 338, 339.

<sup>30</sup> Johanna W.A. Naber, *Prinses Wilhelmina, gemalin van Willem V, Prins van Oranje*. Amsterdam, Meulenhoff, 1908, pp. 136, 149.

<sup>31</sup> Lettre à Isabelle de Gélieu, 1796-1800, dans *O.C.*, V, p. 181.

<sup>32</sup> Lettre à Caroline de Sandoz Rollin, 21 mai 1800, *O.C.* VI, p. 178.

<sup>33</sup> Marie-Jeanne Riccoboni, lettre à Robert Liston du 9 décembre 1772, dans James C. Nicholls (éd.), *Mme Riccoboni's Letters to David Hume, David Garrick and sir Robert Liston: 1764-1783*. Oxford, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 149 (1976).

<sup>34</sup> Belle van Zuylen, *Réflexions sur la générosité et sur les princes* (1787), Suzan van Dijk et Madeleine van Strien-Chardonneau (trad. et éd.). Oegstgeest, Genootschap Belle de Zuylen, 2005.

<sup>35</sup> Lettre à Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, 27 mai 1800, *O.C.*, VI, 83.

#### **Abstract :**

Women are reputed to be great embroiderers. Rousseau played an important role in creating this image. Indeed, many women who are known today for their other activities – such as writing – also indulged in needlework. So did Belle de Zuylen, as demonstrated by a darning sampler of hers which has been preserved. Since this is in conflict with the current image of “rebellious Belle”, the collection of articles in this first issue of the *Belle de Zuylen Papers* would like to shed some light on the question of women's use of pens for writing and needles for embroidery, the preferences Belle de Zuylen may have had herself and their educational context.

**Suzan van Dijk**

**« N’ayant jamais pu souffrir  
aucun ouvrage.... »  
Belle de Zuylen et son « reprisoir » (1758)**

*Pour Violette Guéant*

A l’exception des nombreux manuscrits et de quelques dessins conservés – surtout – à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel, le seul objet ayant appartenu à Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière et survécu durant près de 250 ans, semble être un morceau de lin d’à peu près 50 cm sur 50. Des reprises y ont été faites en guise d’exercice, et au milieu il contient une petite broderie au point de croix contenant les initiales I T (Isabelle de Tuyll). Ce « reprisoir » est conservé au château de Zuylen, près d’Utrecht, où l’auteure a passé les trente premières années de sa vie avant de s’installer avec son mari à Colombier près de Neuchâtel.

C’est un objet émouvant: il semblerait prouver que celle qu’on se plaît à dénommer « rebelle »<sup>1</sup> respectait tout de même les règles que son époque imposait aux femmes et aux jeunes filles. C’est en effet ce que souligne sur son site web la Maison du Patrimoine de la province d’Utrecht :

Que Belle répondait, sous toutes sortes de points de vue, à ce que l’on attendait d’elle, est bien montré par ce « reprisoir ». Pleine d’application, la jeune baronne s’est consacrée à sa leçon de broderie.<sup>2</sup>

La Maison du Patrimoine se serait-elle donné pour tâche de rectifier quelque peu l’image que nous nous faisons de Belle de Zuylen ? Faut-il en effet considérer comme plus crédible ce morceau de tissu – muni il est vrai d’initiales et d’une date<sup>3</sup> – que l’ensemble de la correspondance, dont nous pensons pouvoir tirer cette image de la « rebelle » ?

Dans ce qui suit, je discute – assez rapidement, vu les limites de cet article – ce petit morceau de tissu, non pas en spécialiste du textile, mais en tant qu’historienne de la littérature. J’essaierai de situer cette « broderie »

dans le contexte de ce que nous savons de son auteure grâce aux écrits qui sont également de sa main. Et je tiendrai compte en particulier de la façon dont elle s'exprime, dans ces écrits, sur l'« ouvrage » – terme qui recouvre toutes sortes d'activités pratiquées par des femmes et aboutissant à la confection de matières textiles ou d'objets en textile.

#### **Auteure du « reprisoir » ?**

Le reprisoir est daté : 1758. La brodeuse l'aurait donc réalisé (commencé ? terminé ?) durant l'année où elle allait avoir dix-huit ans. On pourrait penser que c'est un âge un peu avancé pour une apprentie en broderie, mais supposons que ce soit en effet « Isabelle de Tuyl » elle-même qui ait fait ce travail. Il est certes bien fait: la repriseuse / brodeuse a dû s'y consacrer avec attention et amour ; la régularité des points montre qu'elle n'en était plus à sa toute première tentative en la matière.

Pourtant, si on en croit une lettre de Belle vieillissante, elle aurait été dans sa jeunesse « bien grondée », parce qu'elle ne voulait « ni tricoter ni coudre », et qu'elle faisait « la raisonneuse »<sup>3a</sup>. Vers la fin des années 50, Belle de Zuylen avait un nombre considérable d'autres activités: elle lisait beaucoup, apprenait l'italien, faisait du théâtre (de société), fréquentait – depuis qu'elle avait quinze ans – des salons, et avait eu – à seize ou dix-sept ans – un coup de foudre pour le comte de Dönhoff, considérablement plus âgé qu'elle<sup>4</sup>. L'intérêt ressenti pour un tel homme, parfaitement impossible comme candidat au mariage, se laisse-t-il combiner avec l'image de la sage brodeuse ? Cette image est-elle censée cacher quelque chose ?

Dans cette période en effet, Belle de Zuylen a fort bien pu s'adapter extérieurement à ce que son entourage attendait d'elle. On sait qu'elle désirait ne pas choquer ses parents. Et dans une lettre à son frère, écrite à quinze ans et contenant des réflexions sur l'amitié, elle se demande si – pour éviter d'être déçu par ses amis – on n'aurait pas intérêt à « faire tout *par devoir*, par raison, par charité, et rien par sentiment »<sup>5</sup>. Si c'était par devoir uniquement qu'elle faisait ses reprises et ses broderies, on imagine aisément qu'elle ait pu ne guère en parler dans sa correspondance.

Comme on le sait, les lettres envoyées par Belle les vingt premières années de sa vie ont, malheureusement, presque toutes disparu. Et les 58 premières lettres du tome I de la *Correspondance* (à l'exception de celle déjà citée, adressée par Belle à son frère) sont celles que lui envoyait de Genève son ancienne gouvernante Jeanne-Louise Prevost. La plupart d'entre elles datent des années 1753-1755<sup>6</sup>. Néanmoins, il a été déjà souvent constaté qu'à partir de cette correspondance tronquée on peut tirer des conclusions concernant la vie et les préoccupations de la future écrivaine. A travers les réactions de Mlle Prevost, on arrive à savoir comment Belle passait son temps.

Tout d'abord, bien sûr: elle *écrit* – pas assez d'ailleurs, aux yeux de Mlle Prevost, qui parfois lui fait des reproches à ce sujet<sup>7</sup>. Mais échange épis-

tolaire mis à part, Isabelle de Tuyll mettait aussi en forme les réflexions qu'elle faisait par-devers elle: celles sur l'amitié que contenait la lettre à son frère<sup>8</sup> vont être suivies l'année d'après par un « discours sur le bonheur »<sup>9</sup>, qu'elle envoie à Mlle Prevost. Celle-ci l'apprécie : « Vos idées sur le bonheur me paraissent très justes ». Elle en tire notamment des conclusions sur le bien-être général de la jeune fille, et est contente de constater que Belle n'est pas sujette à cette « léthargie qui [...] ôte [aux hommes] l'usage de leurs facultés », et que son ancienne élève « [met] à profit les talents que la providence [lui] a dispensés » ; elle l'incite à poursuivre dans cette voie : c'est là « une façon d'occuper votre esprit aussi aimable qu'estimable »<sup>10</sup>.



Fig. 1. Le « reprisoir » de Belle de Zuylen, conservé au Château de Zuylen, Oud-Zuilen près d'Utrecht (Photo: Cees de Jonge, *The Visual Art Box*).

Mais cette même lettre contient une remarque indiquant que Belle n'occupe pas seulement son « esprit » : la jeune fille venait apparemment

d'évoquer sa garde-robe et le soin qu'elle lui avait apporté. Elle avait appliqué une « garniture » à un « habit troussé ». Elle avait dû joindre à sa lettre un morceau d'étoffe car Mlle Prevost répond que la couleur lui « plaît beaucoup ». La correspondante genevoise avait dû comprendre que Belle avait eu plaisir à faire cet ouvrage, et elle n'hésite pas à lui demander : « vos doigts mignons n'en sauraient-ils faire une [pour moi] ? ». Cependant, la remarque suivante de Mlle Prevost permet de penser que Belle n'avait pas été complètement satisfaite de son travail : « Il est vrai que l'on ne peut avoir tous les talents et en faveur des soins que vous prenez d'orner votre âme, l'on doit vous faire grâce sur bien des choses »<sup>11</sup>. Belle aurait donc eu du plaisir à exécuter ce genre d'ouvrage, sans y exceller franchement...

De son côté, Mlle Prevost s'exerçait également à l'ouvrage, qui, si l'on en croit ses lettres, relevait des usages de la sociabilité féminine et notamment de ses fréquentations de Neuchâtel : « le vendredi et le dimanche nous avons une société »<sup>12</sup>. Ces dames prennent le thé, jouent aux cartes, parlent de leur prochain et s'occupent de leur « ouvrage ». Mlle Prevost participe à ces obligations sociales en se soumettant aux préjugés qui les imposent, mais elle reconnaît qu'il serait « plus sage de s'en mettre quelquefois au-dessus »<sup>13</sup>. Il n'est pas sûr qu'elle ait été une brodeuse très enthousiaste. Elle-même se plaint, par exemple, de son « mauvais goût pour les ajustements ». Sa médiocrité dans ce domaine pourrait expliquer son désir de recevoir quelque chose « fait par vos doigts mignons ». Plus encore peut-être, l'éloignement lui pèse : « Que ne donnerais-je pas pour vous en voir fabriquer ». Cependant, ce n'est pas dans la fabrication de garnitures que pour elle réside le principal mérite de son ancienne élève. Enumérant ses nombreux « talents » (« vous voilà donc *peintresse*, musicienne<sup>14</sup>, couturière, marchande de mode, je veux dire assez adroite pour l'être »), Mlle Prevost n'exclut pas les ouvrages de dames, mais elle clôt cette liste en soulignant que Belle est « par-dessus tout cela philosophe »<sup>15</sup>.

Les lettres de l'année suivante comportent de semblables remarques : Mlle Prevost apprend à faire de la dentelle et envoie des petits échantillons de sa fabrication à Belle qui les utilise de toutes sortes de manières<sup>16</sup>. Néanmoins, le 5 septembre 1758, Mlle Prevost semble conclure encore une fois que ce qui occupe et préoccupe véritablement la jeune femme, ce n'est pas la broderie ou le travail sur sa garde-robe, mais bien la littérature et la philosophie. Belle lit alors *L'Esprit des Lois*<sup>17</sup>, et l'ancienne gouvernante de s'exclamer : « Si vous continuez, mon aimable amie, vous ferez une Savante en tous genres »<sup>18</sup>. Cependant, dans sa dernière lettre connue, Mlle Prevost reconnaît la valeur éventuellement thérapeutique des activités manuelles : elle constate qu'en cas de « dérangement de [sa] santé », Belle a de la chance de pouvoir se donner une autre occupation que la philosophie : « les différents moyens que vous avez de vous occuper sont aussi d'excellents spécifiques »<sup>19</sup>.

On voit donc, en particulier dans les lettres des premières années, que l'« ouvrage » n'est pas du tout absent, et qu'il est évoqué en relation directe d'une part avec une sociabilité féminine, d'autre part avec le vêtement – non pas sa confection ou sa réparation, mais son enjolivement ou sa « personnalisation ». Le résultat visé tient de la « customisation » moderne, et se prépare dans une compagnie de préférence agréable. Le travail de reprise, lui, relève d'une nécessité, et même la fabrication de jolis « reprisoirs », comme celui qui est conservé au château de Zuylen, suppose une autre disposition d'esprit. Et en tout cas dans les lettres dont nous disposons, le reprisage n'est jamais évoqué. Pareille absence, bien sûr, ne veut rien dire. Fin 1758, Belle avait, par exemple, oublié d'inclure la peinture dans une liste de ses activités qu'elle avait envoyée à Mlle Prevost<sup>20</sup>. Mais la déclaration faite quelques années plus tard, selon laquelle elle n'avait « jamais pu souffrir aucun ouvrage de [s]a connaissance »<sup>21</sup>, est autrement claire – aussi claire que sa façon de se démarquer, la même année 1764, de la Sophie de Rousseau :

[Sa] Sophie  
Fille à brochures et billets,  
[...] ne fit onc manchettes ni lacets  
[mais] des Contes et des Portraits  
[puisqu'elle est] Fille un peu lettrée [...].<sup>22</sup>

### Un ouvrage insipide

C'est en ce sens qu'elle s'exprimait donc en 1764 devant Constant d'Hermenches, avec qui elle était en correspondance secrète depuis mars 1760. Elle parle justement d'« ouvrage » à ce moment précis, puisqu'elle en avait « enfin trouvé un cet hiver qui [l]'amus[ait] beaucoup et auquel [elle était] fort habile ». Les éditeurs des *Œuvres complètes* ignorent de quel ouvrage il s'agit<sup>23</sup>. Etant donné les veilles nocturnes dues à la maladie de la mère de Belle, on peut émettre l'hypothèse que ce fut un ouvrage nécessitant peu de lumière et réclamant peu d'attention oculaire (plutôt du tricot que des reprises, par conséquent<sup>24</sup>). Toujours est-il qu'elle exprime sa satisfaction :

C'est une acquisition importante qu'un nouveau goût innocent et facile à satisfaire ; mille moments abandonnés auparavant à l'ennui sont devenus par le goût du travail des moments de plaisir, des moments que je puis compter dans ma vie.<sup>25</sup>

Après la maladie de sa mère, continua-t-elle à pratiquer la dite activité ? Vraisemblablement non, puisqu'elle s'attend à surprendre beaucoup Constant d'Hermenches lorsque, quatre ans plus tard, elle lui demande : « Seriez-vous curieux de savoir à quoi je m'amuse ? A faire des nœuds et des lacets »<sup>26</sup>. Activités frivoles, dont la première se pratique toujours aux Pays-Bas sous la dénomination effectivement du vocable français « frivolité »<sup>27</sup>. On la voit

représentée sur certains portraits féminins du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Se pratiquant à l'aide d'un fuseau long de cinq centimètres, en ivoire et à l'occasion en argent<sup>29</sup>, cette occupation oblige la « travailleuse » à adopter une attitude élégante et, en effet, appropriée à la posture du portrait. Selon le *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour* de Mme de Genlis, il fallait que « les femmes, même dans un grand cercle, parussent occupées d'un petit ouvrage et qu'elles eussent le maintien qui convient »<sup>30</sup>. Le résultat de cette activité légère ressemble à de la dentelle ou à du crochet très fin et peut servir de « garniture » pour des vêtements ou des mouchoirs (voir la bande reproduite sur la couverture du présent *Cahier*). La confection de lacets est pratiquée dans ces années-là par Rousseau lui-même, qui de ce fait – habitant Môtiers près de Neuchâtel – s'introduisait dans une sociabilité féminine comparable à celle évoquée par Mlle Prevost à Genève. Là aussi, le but est d'éviter l'ennui ; l'effet secondaire étant la possibilité de faire servir les lacets de don : récompense des mères qui allaitaient<sup>31</sup>.



Fig. 2. « Madame Adélaïde de France (1732-1800) faisant des nœuds ». Portrait par Jean-Marc Nattier (1756) (Réunion des Musées Nationaux).

Belle de Zuylen ne se donne pas à fond dans ce nouveau loisir : « je m'amuse [...] à faire des nœuds et des lacets, je ne sais pourquoi je n'ai que des *ouvrages insipides* ; ma vie est un peu comme mes ouvrages, mes trois frères sont absents »<sup>32</sup>. Pour remplir ses journées de façon plus consistante, elle s'occupe aussi de projets concernant un nouvel aménagement du jardin et elle lit : Montaigne, Plutarque et d'autres.

A partir de sa correspondance de l'époque, on ne semble donc pas pouvoir présenter, comme le fait la Maison du Patrimoine dans son site, le « reprisoir » de 1758 comme témoignant du goût et de l'application de Belle pour les travaux à l'aiguille<sup>33</sup>. Mais nous avons affaire à une correspondante



et à une écrivaine prolifique, notamment après cette période, et il est possible d'inclure dans nos réflexions des remarques faites dans des lettres plus tardives et dans ses romans.

### Les lettres plus tardives

Revenons à l'année 1764. On constate alors chez Belle, sinon l'envie, du moins le besoin de s'adapter à ce qu'on attend d'elle, et l'« ouvrage » a joué son rôle dans ce flirt avec le conformisme. On la voit, par exemple, préparer une visite de Constant d'Hermenches et de Bellegarde au château de Zuylen. Dans le but de déjouer l'inquiétude de sa famille, la future auteure de comédies imagine toute une mise en scène, dans laquelle elle-même figurera en brodeuse :

Si ce jour-là nous ne sommes pas en ville, envoyez-nous une carte chez nous à mon père qui sûrement y sera, dites que vous et Monsieur de Bellegarde nous viendrez voir à Zuylen d'abord après dîner, et puis venez effectivement. Voyez un peu le ton de la maison, tâchez de le prendre, *je travaillerai, je parlerai de mon ouvrage* et vous aussi fort simplement, et puis un peu nouvelles à ma chère Mère un peu raison à mon cher Père, et puis tout ce que vous voudrez.<sup>34</sup>

Quelques jours plus tard, elle suggère une répartition de rôles entre Bellegarde en mari et elle-même en épouse quasiment soumise ; nous avons de la peine à la reconnaître dans ce tableau de paix domestique annonçant certaines scènes d'intérieur du XIX<sup>e</sup> siècle : « Si le marquis aime à lire haut, j'apprendrai l'histoire en lui brodant des vestes »<sup>35</sup>. Dans cette situation idyllique à laquelle aucune réalité vécue n'allait correspondre, on la retrouve du moins ayant les mêmes envies qu'elle avait eues jeune fille : celles d'enjoliver des vêtements. Belle avait en effet continué à s'occuper de garniture pour ses vêtements ou ceux de ses parentes et amies :

j'ai envoyé à Mme de Roosendaal une robe à l'anglaise comme je les porte moi-même à présent, avec des rubans et tout plein de choses que je me suis amusée à ajuster moi-même, car *il y a du plaisir à parer une si jolie femme et à rendre des services à ce que l'on aime*. [...]<sup>36</sup>

L'ouvrage en soi n'est pas source de satisfaction : c'est surtout en pensant aux destinataires que Belle y voit un sens et y trouve du plaisir.

Plus souvent peut-être, l'« ouvrage » constitue – comme l'avait « annoncé » Mlle Prevost – un « spécifique » : occupation ou consolation en des jours sombres, par exemple, lorsque la mère de Belle vient de mourir : « Je ne puis ni lire ni écrire, ce peu de lignes m'a coûté une peine infinie. Je travaille quand je suis seule ou je vais pleurer avec la vieille femme de chambre de ma mère »<sup>37</sup>. Vingt ans plus tard, sans deuil ou tristesse particulière, «



ouvrage » et ennui vont encore de pair : « Hier mon désœuvrement fut tel que je tricotai toute seule plus d'une heure. Je suis très contente »<sup>38</sup>. L'établissement de ce lien ne concerne pas qu'elle-même : lors des guerres de la fin du siècle, elle pense aux soldats qui vont tomber, mais aussi à toutes les femmes seules qu'il y aura : « Combien il va y avoir de filles sans maris ! ». C'est alors que l'« ouvrage » réapparaît dans le discours :

En France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Russie, combien de jeunes hommes moissonnés dont les sœurs, les cousines sont restées, et qui tricotent et filent, et toujours tricoteront et fileront ! Les Parques auxquelles elles ressembleront beaucoup, les plaindront peut-être et abrègeront le fil sec de leurs jours.<sup>39</sup>

Mais à cette même époque Belle de Zuylen, devenue Isabelle de Charrière, y trouve également du plaisir. La véritable joie que procure la broderie est due aussi sans doute aux liens directs qui existent entre ce passe-temps et le dessin<sup>40</sup>. A son amie Caroline de Sandoz-Rollin, avec laquelle elle ne s'entretient pas que de littérature, Isabelle de Charrière écrit par exemple en mai 1800 : « J'ai reçu la toile bleue et je compte y broder un bord blanc. Je l'ai dessiné déjà et essayé. Un point luisant en beau fil à tricoter fait *un fort joli effet* »<sup>41</sup>. Cette même amie est une des destinataires fréquentes ; Belle en parle à Henriette L'Hardy à qui elle propose de reprendre le même motif pour un cadeau à faire à une autre amie :

Je brode un joli mouchoir pour Mme Sandoz dont voici le dessin [voir fig. 3]. Voyez si vous ne voulez pas me faire l'honneur de l'adopter et broder un mouchoir semblable pour la comtesse ? En ce cas-là je vous l'enverrai de grandeur naturel.<sup>42</sup>

En effet, l'attention généreuse et personnalisée pour l'autre semble primer, qu'il s'agisse de faire plaisir, ou d'épargner des frais à une amie :

Hier [Rosette] mit pour la première fois le déshabillé que je lui ai donné et que Mlle Moula a fait, de sorte que hors un ruban de fil pour border le jupon et la doublure de la taille, *il ne lui en a rien coûté du tout*.<sup>43</sup>

C'est ainsi que l'aspect financier arrive à jouer un rôle – plus important certainement que lors de sa jeunesse au château de Zuylen : maintenant on la voit réparer ses vêtements, mais en pensant à La Fontaine :

Le dessous de mes manches est entièrement tondu, et m'a fait souvenir de ce que dit l'âne de la fable.  
*Je tondis de ce pré la largeur de ma langue*. Le temps a fait la fonction de l'âne parfaitement. Pas un brin d'herbe ou de soie n'est resté.<sup>44</sup>

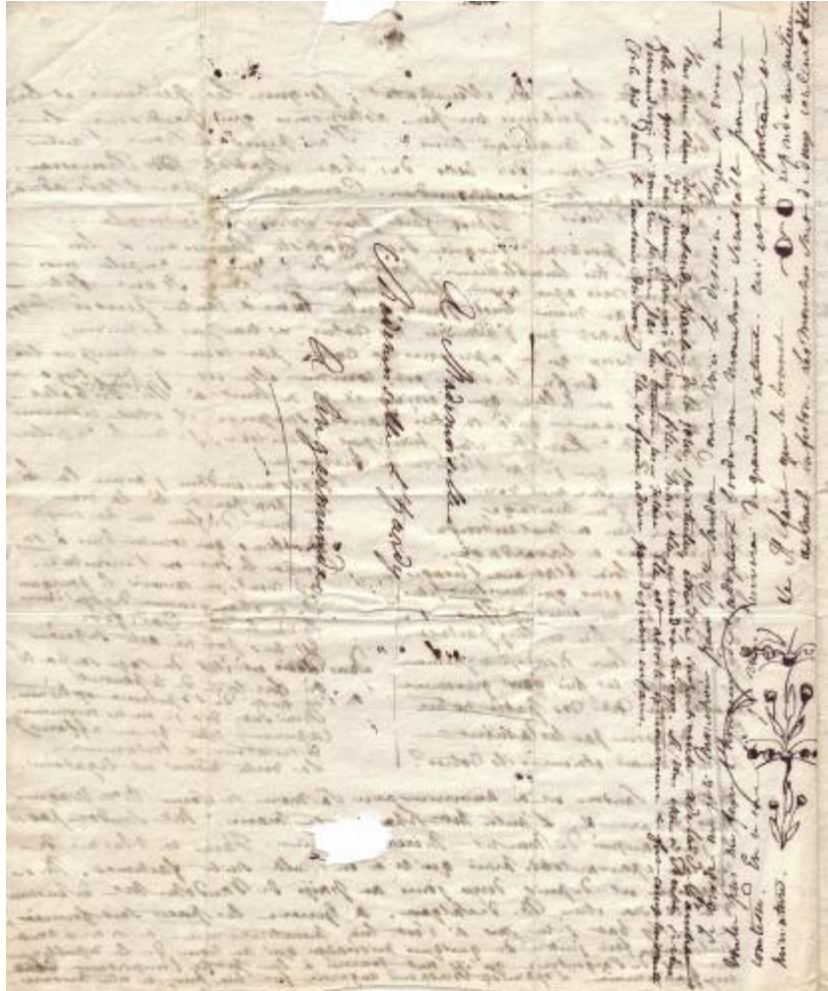


Fig. 3. Lettre à Henriette L'Hardy (18 octobre 1794) qui contient dans la marge un motif de broderie (Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel).

Plus que les économies à faire, c'est cette attention pour l'autre qui est à la base. La travailleuse cherche à savoir quel est le vrai besoin d'une parente ou d'une amie, et cela peut être, pour Isabelle de Géliou comme pour elle-même dans sa propre jeunesse<sup>45</sup>, de faire « le moins de bas et de robes que vous pourrez »<sup>46</sup>. D'autant plus que des progrès techniques se font, et qu'on en est au courant à Colombiers. Charrière en fait état en 1801 : « Pourquoi tricoter sans cesse ? N'a-t-on pas des métiers, et ne vont-ils pas plus vite que la plus diligente tricoteuse ? ». C'est un homme – de science : Abraham Liechtenhahn, médecin de Neuchâtel – qui lui en avait parlé, et qui s'étonne de la voir encore « l'esclave des plus sottes habitudes »<sup>47</sup>. Quelques années plus tôt, ce n'était pas le progrès technique, mais l'indignation devant une activité ne convenant pas, selon Luise von Madeweiss, à Madame de Charrière qui la faisait s'exclamer :

Broder des fleurs, quand [vous pourriez]<sup>48</sup> faire des livres, serait un crime, que vos amis doivent vous empêcher de commettre, pour peu que vous y mettiez d'obstination, ce sera moi, qui irai brûler votre métier.<sup>49</sup>

C'était en effet d'autres ouvrages qu'on avait l'habitude de la voir mettre sur des métiers....

### Les romans

Dans son œuvre fictionnelle, il est clair que, loin de donner des conseils allant dans un sens ou dans l'autre, Isabelle de Charrière est bien en train de rendre compte<sup>50</sup> de l'omniprésence de l'« ouvrage » dans la vie des femmes, et des différentes « fonctions » qu'il peut avoir pour les brodeuses, les tricoteuses et les repriseuses. Non seulement celles-ci confectionnent des broderies et des tricots, ou font des reprises, mais encore elles se situent par rapport à d'autres personnes : soit la compagnie avec laquelle elles discutent en travaillant, soit ceux ou celles à l'intention desquels elles manipulent les aiguilles : amie, mari, enfants etc. En tant que romancière, Charrière exploite ces divers types de rapports. Elle en montre la complexité et la richesse, qui n'ont peut-être pas été suffisamment sondées. L'auteure intensifie de différentes façons les liens existant intrinsèquement entre la brodeuse et son entourage, et elle en profite : ils rendent possible son écriture intimiste.

Ainsi du lien entre une mère et sa fille : il peut être plus ou moins subtil, et ne se réduit pas forcément au rapport éducatif. Dans les *Lettres écrites de Lausanne*, où la mère avait enseigné à Cécile la couture et le tricot (et l'arithmétique !), le lecteur est invité à suivre le processus de cette éducation. La mère se sert de l'« ouvrage » pour observer sa fille ; elle écrit, après la réception d'une lettre qui l'avait un peu attristée :

je me suis assise vis-à-vis de Cécile ; *je l'ai vue travailler avec adresse, activité, et gaieté*. L'esprit rempli de ce que vous m'aviez écrit, les larmes me sont venues aux yeux ; elle s'est mise à jouer du clavecin pour m'égayer.<sup>51</sup>

Rassurée, cette mère peut conclure : « Je vais me coucher tranquille. Je ne croirai point l'avoir mal élevée »<sup>52</sup>. Dans une scène suivante, l'inverse se produit : la mère se remet elle-même au travail, « pour la [Cécile] laisser plus en repos »<sup>53</sup>. Autour des travaux d'aiguille, on voit une harmonie se créer entre les deux femmes.

L'intrusion d'un personnage masculin peut changer la donne. L'œuvre fictionnelle peut alors mettre en scène le rôle de l'ouvrage comme écran, protection lors de situations familiales gênantes ; par exemple, lors de la première rencontre d'un prétendant avec un père sévère. Julie, dans *Le Noble*, tire profit de sa broderie :

Julie *baissa la tête sur son ouvrage* pour cacher son désordre ; le jeune homme alla au-devant de Monsieur d'Arnonville avec un air de soumission qui parut le prévenir en sa faveur.<sup>54</sup>

Un peu plus tard, sa broderie lui procure une certaine liberté intérieure : « Julie resta à son ouvrage, ou plutôt à sa rêverie. Dieu! Qu'elle était agréable! Jamais moment de solitude n'avait été pour elle plus délicieux »<sup>55</sup>.

Que les rapports féminins autour de la couture ne soient pas toujours harmonieux, apparaît dans les *Lettres Neuchâteloises*. Isabelle de Charrière se sert – entre autres choses – des travaux de couture pour mettre en opposition deux femmes qu'on aurait pu qualifier de rivales si elles avaient été de la même classe sociale. Autour d'Henri Meyer, Julianne s'oppose à Mlle de la Prise. La première est une professionnelle de l'« ouvrage » : « Je sais assez travailler, Dieu merci, *pour gagner ma vie* ; et j'ai déjà à faire deux jupes et trois mantelets pour les servantes d'une des pratiques de mes maîtresses »<sup>56</sup>. Mlle de la Prise, par contre, « en attendant que [les] sociétés commencent, [...] *passé [s]es soirées à ourler des serviettes* et à jouer au piquet avec [s]on père »<sup>57</sup>. L'aspect véritablement économique est cependant assez peu présent. Lorsque, dans *Trois femmes*, Emilie tient à *payer* pour la harpe qu'elle avait reçue, Joséphine suggère d'offrir plutôt un fichu brodé : « Qu'importe la valeur ? Cela est-il beau de compter si juste ? [...] le plaisir d'être généreuse doit-il n'appartenir qu'à vous ? »<sup>58</sup>. Mais dans le monde féminin de *Trois femmes*, les occupations différentes de Joséphine et d'Emilie sont à noter, ainsi que la différence des matériaux que chacune d'elles traite et utilise, et qui sont en rapport direct avec leur place dans la hiérarchie sociale :

Joséphine cultivait toutes sortes de légumes, nourrissait une chèvre, *filait du chanvre et du lin*. Emilie arrosait quelques rosiers, caressait la chèvre, bro-

*daït de la mousseline et du linon, dont Joséphine était parée le dimanche et les jours de fête. On vivait simplement et sagement.*<sup>59</sup>

Dans le même roman, en toute convivialité, les femmes s'occupent à enjoliver la maison et les meubles :

Mme d'Altendorf, sa belle-fille et moi, nous nous sommes chargées chacune de deux fauteuils ; et tous les soirs, dès qu'il a frappé cinq heures, nos trois métiers forment un triangle autour d'un antique guéridon d'argent, sur lequel on place deux flambeaux.<sup>60</sup>

Il y a une différence considérable entre cette scène de femmes travaillant harmonieusement dans un même objectif, et les difficultés que s'attire Mrs Henley lorsqu'elle décide de moderniser et de « personnaliser » la décoration de sa maison. Mais elle aussi, en réponse à la réaction scandalisée de son mari, appelle au secours d'autres femmes – non pas ses propres aïeules, mais celles de son mari :

que dirait ma grand-mère [lui dit son mari], que dirait ma mère, si elles voyaient .... Elles diraient sans doute, repris-je vivement, que je dois *me servir de mes meubles à ma guise* comme elles se servaient des leurs.<sup>61</sup>

Très souvent aussi, les personnages – hommes et femmes – sont réunis autour d'un livre lu en commun. Les activités de couture se combinent alors avec une lecture faite à haute voix<sup>62</sup>. En général, les auditrices ne restent pas inoccupées – sauf dans certains cas, comme par exemple celui-ci, extrait de *Sainte Anne*, où les femmes veulent se concentrer sur le récit :

Nous lisions ce matin un roman sublime. [...] Nous pleurions, Madame de Rieux et moi. Ma bonne tante avait ôté ses lunettes et *posé son ouvrage pour mieux écouter*, ma mère avait éloigné son rouet, qui, bien qu'huilé d'hier, faisait trop de bruit.<sup>63</sup>

La présence des divers objets et outils – déplacés, servant peut-être pour déposer les lunettes – permettent de diversifier les réactions féminines à la lecture, sans avoir recours au dialogue et aux commentaires explicites.

Bref, il semble que par le biais de ces activités « féminines » il soit possible d'analyser la production romanesque et en particulier certains aspects des personnages et des rapports entre eux. Isabelle de Charrière n'a sans doute pas été elle-même l'exemple type de la parfaite brodeuse, mais elle était certainement familière avec les divers aspects – parfois contradictoires entre eux – de l'« ouvrage », et elle savait en tirer parti pour ses « broderies » narratives.

Pour ces dernières, on est sûr de leur auteure, mais la broderie brodée – pour revenir à l'objet qui a été notre point de départ – nous laisse en-

core sur notre faim : il n'est pas possible momentanément de compléter la biographie charrière sur ce point précis. Faut-il attendre la solution de correspondances restées jusqu'ici inconnues ? Ou de possibilités techniques – encore à trouver – de dater avec certitude les matières textiles ? Des analyses scientifiques poussées suggéreront peut-être un jour qu'il s'agit d'une supercherie montée par de jeunes Tuyll au XIXe siècle....

Considérons cependant qu'il n'est pas non plus impossible que le « reprisoir » soit de la main d'Isabelle de Tuyll elle-même. Faudrait-il, comme dans les cas de Julie, Cécile, Joséphine et Mrs Henley, lui prêter des intentions autres que celles de remplir le programme fixé par sa mère ? Il n'est peut-être pas nécessaire ni justifié de combler nos lacunes biographiques par des motifs romanesques, auxquels l'écrivaine allait plus tard donner un sens. Ce serait fictionaliser sans doute un peu trop une vie qui semble s'y être déjà prêtée pas mal.

Suzan van Dijk dirige actuellement le projet « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 ». Voir [www.womenwriters.nl](http://www.womenwriters.nl).  
Adresse : Université d'Utrecht – O.G.C., Janskerkhof 13, 3512 BL Utrecht, [Suzan.vanDijk@let.uu.nl](mailto:Suzan.vanDijk@let.uu.nl)

## Notes

<sup>1</sup> Plusieurs ouvrages néerlandais arborent ce mot dans le titre, par exemple : W.A. Braasem, *Een rebelle aan de Vecht. Slot Zuylen en zijn bewoners*. La Haye, Nijgh & Van Ditmar, 1984.

<sup>2</sup> Traduction du néerlandais par Suzan van Dijk; adresse du site: <http://www.collectie-utrecht.nl/view.asp?type=object&id=38> (consultation : 28 mai 2006). Le mot « reprisoir » n'existe pas en français, il a été créé sur l'exemple du mot « marquoir » pour s'en distinguer: ce tissu contient des reprises et non des exemples de marquage (lettres servant à marquer le linge).

<sup>3</sup> Ce morceau de lin, quoique choyé au château de Zuylen, n'a pas encore fait l'objet d'une étude historique sérieuse ; cf. Saskia de Bodt, ... *op de Raempte off mette Brodse ... Nederlands borduurwerk uit de zeventiende eeuw*. Haarlem, Becht, 1987, p. 57, et Gieneke Arnolli et Rosalie Sloof, *Letter voor letter. Merklappen in de opvoeding van Friese meisjes*. Zwolle / Leeuwarden, Waanders / Fries Museum, s.d. [2006], p. 13.

<sup>3a</sup> Lettre à Caroline de Sandoz-Rollin du 20 novembre 1799, *O.C.*, IX, 645.

<sup>4</sup> Cette dernière « occupation » est absente des biographies : en effet la correspondance publiée n'en comporte aucune trace. C'est tout récemment que Kees van Strien a révélé ces détails de la vie intime de la jeune Belle grâce à ses recherches dans les archives néerlandaises ; voir Kees van Strien. « In de ban van Belle. Nieuw licht op Belle van Zuylen », in *Jaarboek Oud Utrecht*, 2004, pp. 41-62, et Kees van Strien & Madeleine van Strien-Chardonneau, « Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière et le

comte de Dönhoff : deux lettres inédites », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 104, 2, avril-juin 2004, pp. 475-483.

<sup>5</sup> Lettre à son frère Reinout, vers la fin de 1755, mes italiques (*Isabelle de Charrière, Œuvres complètes*. Amsterdam, G.A. van Oorschot, 1979, tome I, p. 89 – plus loin abrégé en *O.C.*, tome, page). Cf. Cecil P. Courtney, *Isabelle de Charrière, A Biography*. Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 742, n° 5.

<sup>6</sup> 1753: onze lettres ; 1754: dix-neuf lettres ; 1755: seize lettres ; 1756: trois lettres ; 1757: deux lettres ; 1758: six lettres.

<sup>7</sup> Par exemple : entre le 29 décembre 1755 et le 8 février 1756, elle n'avait pas « reçu le plus petit mot venant d'Utrecht », ce qui l'avait beaucoup inquiétée (lettre du 11 février 1756, *O.C.*, I, 92).

<sup>8</sup> Apparemment, elle y avait aussi fait référence en écrivant à Mlle Prevost ; cf. la lettre de la gouvernante du 17 avril 1755 (*O.C.*, I, 68).

<sup>9</sup> Lettre du 11 février 1756, *O.C.*, I, 93. Courtney ne mentionne pas cet écrit séparément, mais renvoie à cette lettre à propos des « Reflexions on 'l'ennui' » (*op. cit.*, p. 742, n° 6).

<sup>10</sup> *O.C.*, I, 93.

<sup>11</sup> *O.C.*, I, 93. Ces envois étaient réguliers ; voir aussi: « Sans être bigote, je trouve votre robe violette fort à mon gré ; il y a un raffinement dans les couleurs modestes, d'ailleurs une garde-robe aussi bien composée que la vôtre doit avoir de quoi satisfaire tous les goûts » (lettre du 6 novembre 1758, *O.C.*, I, 111).

<sup>12</sup> *O.C.*, I, 93.

<sup>13</sup> *O.C.*, I, 94.

<sup>14</sup> Au sujet de « Belle peintresse », voir F.G.L.O. van Kretschmar, « Who painted the portraits of Belle de Zuylen and her family-circle: », in *Lettre de Zuylen*, 2 (1977), p. 12-17; pour « Belle musicienne », voir Jacqueline Letzter & Robert Adelson, *Women Writing Opera. Creativity and Controversy in the age of French Revolution*. Berkeley, University of California Press, 2001.

<sup>15</sup> Lettre du 3 avril 1756, *O.C.*, I, 97.

<sup>16</sup> « Les éloges qui ont été donnés à mon apprentissage de blonde me donnent la plus grande émulation [...]. Au reste, je ne doute pas que le peu que je vous ai envoyé n'ait beaucoup multiplié en chemin, sans quoi je crois impossible d'en faire autant de choses que vous vous proposez » (lettre de la fin d'avril 1757, *O.C.*, I, 100). La blonde est une dentelle exécutée aux fuseaux et réalisée en soie (et non pas en lin). Caen et Chantilly étaient célèbres pour leurs blondes (qui d'ailleurs pouvaient être noires, à condition de teindre les fils de soie). Mlle Prevost n'y était apparemment pas très habile : elle n'avait pas grande estime pour ses propres blondes : « vous vous souviendrez en les voyant que vous les avez souhaitées et qu'à mon âge l'on n'apprend que difficilement ». C'est l'occasion pour une petite leçon : « avis à ceux qui peuvent profiter de la jeunesse » (lettre des 22 février-7 mars 1757, *O.C.*, I, 100).

<sup>17</sup> La nouvelle édition des *Œuvres* de Montesquieu venait de paraître cette année-là à Amsterdam et Leipzig (chez Arkstee et Merkus).

<sup>18</sup> Lettre du 5 septembre 1758, *O.C.*, I, 108.

<sup>19</sup> Lettre du 28 décembre 1758, *O.C.*, I, 114, 115.

<sup>20</sup> Lettre du 6 novembre 1758, *O.C.*, I, 112.

<sup>21</sup> Lettre à Constant d'Hermenches des 25 février-5 mars 1764, *O.C.*, I, 173.



<sup>22</sup> « Du Lac Léman je connais les rivages », *O.C.*, X, p. 345. Voir à propos de la « Sophie » de Rousseau, la présentation du thème « Ouvrages de dames ? Ouvrages d'une dame ? », p. 11.

<sup>23</sup> *O.C.*, I, 559.

<sup>24</sup> C'est ainsi que l'écrivaine compatriote quasi contemporaine Petronella Moens (1762-1843) était capable de tricoter malgré le fait qu'elle était (pratiquement) aveugle. On conserve d'elle un bonnet de nuit.

<sup>25</sup> Lettre des 25 février-5 mars 1764, *O.C.*, I, 173.

<sup>26</sup> Lettre du 5 octobre 1768, *O.C.*, II 119.

<sup>27</sup> En anglais: « tatting ».

<sup>28</sup> Par exemple : Louis Toqué, « Madame Dangé faisant des nœuds » (1753, Musée du Louvre); Jean-Marc Nattier, « Madame Adélaïde de France (1732-1800) faisant des nœuds » (1756, Château de Versailles).

<sup>29</sup> Mme du Châtelet avait même une « navette d'or émaillée avec deux plaques de cristal » (Elisabeth Badinter et Danielle Muzerelle (dir.), *Madame du Châtelet. La Femme des Lumières*. Paris, BNF, 2006, p. 67.

<sup>30</sup> Mme de Genlis, « Ouvrages des mains », dans *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour*. Paris, Mongie aîné, 1818, t. II, p. 25 – cité d'après Badinter / Muzerelle, 2006, p. 67.

<sup>31</sup> « Je m'avisai, pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portais mon coussin dans mes visites, ou j'allais comme les femmes travailler à ma porte et causer avec les passants. Cela me faisait supporter l'inanité du babillage, et passer mon temps sans ennui chez mes voisines, dont plusieurs étaient assez aimables, et ne manquaient pas d'esprit » (*Les Confessions* [1782], éd. Jacques Voisine, Paris, Garnier, 1964, Livre XII, pp. 710-711.

<sup>32</sup> *O.C.*, II, 119 (mes italiques).

<sup>33</sup> Par ailleurs, il y a un problème de date, puisque pour expliquer un événement ayant eu lieu en 1758 (fabrication du « reprisoir ») on utilise une lettre écrite en 1764, dans laquelle Belle de Zuylen parle explicitement du présent et non pas du passé.

<sup>34</sup> Lettre à d'Hermenches, 16-17 juillet 1764 (*O.C.*, I 207 ; mes italiques).

<sup>35</sup> Lettre à d'Hermenches, 27-28 juillet 1764 (*O.C.*, I, 225). On pourrait imaginer aussi qu'elle fait ici une référence ironique à des scènes romanesques.

<sup>36</sup> Lettre à d'Hermenches, 7 septembre 1767 (*O.C.*, II, 52 ; mes italiques).

<sup>37</sup> Lettre à d'Hermenches, 15 décembre 1768 (*O.C.*, II, 136).

<sup>38</sup> Lettre à Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, 9 ou 16 septembre 1789 (*O.C.*, III, 150).

<sup>39</sup> Lettre à Caroline de Sandoz-Rollin, 18 décembre 1799 (*O.C.*, V, 653).

<sup>40</sup> Un magazine féminin néerlandais du début du siècle, intitulé *Elegantia*, publiée en 1807 des « Instructions pour faire de la broderie ». On y apprend que « la personne qui voudrait faire des progrès – même modestes – en broderie, doit maîtriser ou apprendre les premiers principes du dessin, sans lesquels la broderie ne relève pas de l'art » (1807, I, p. 45).

<sup>41</sup> Lettre à Caroline de Sandoz-Rollin, 31 mai 1800 (*O.C.*, VI, 88).

<sup>42</sup> Lettre à Henriette L'Hardy, 18 octobre 1794 (*O.C.*, IV, 615-616).

<sup>43</sup> Lettre à Henriette L'Hardy, 4 mars 1793 (*O.C.*, III, 536 ; mes italiques).

<sup>44</sup> Lettre à Caroline de Sandoz-Rollin, 15 mai 1797 (*O.C.*, V, 306-7)

<sup>45</sup> Voir Yvette Went-Daoust, « La correspondance des deux Isabelle. Réalité et fiction », in *Lettre de Zuylen et du Pontet*, 29 (2004), pp. 4-8.



- <sup>46</sup> Lettre à Isabelle de Gélieu, 20 août 1800 (*O.C.*, VI, 126).
- <sup>47</sup> Lettre à Isabelle de Gélieu, 4 avril 1801 (*O.C.*, VI, 251).
- <sup>48</sup> Le papier de cette lettre a été endommagé. Les éditeurs restituent dans cette lacune « on pourrait », ce qui semble aller à l'encontre de l'indignation manifeste s'adressant à Isabelle de Charrière vue comme auteure et non pas comme brodeuse.
- <sup>49</sup> Lettre de Luise von Madeweiss, 7 mai 1794 (*O.C.*, IV, 424).
- <sup>50</sup> Comme d'autres romanciers femmes ? Mieux que ne le faisaient des romanciers masculins ? Des études seraient encore à mener.
- <sup>51</sup> *O.C.*, VIII, 149 (mes italiques).
- <sup>52</sup> *O.C.*, VIII, 149.
- <sup>53</sup> *O.C.*, VIII, 153.
- <sup>54</sup> *O.C.*, VIII, 24 (mes italiques).
- <sup>55</sup> *O.C.*, VIII, 25 (mes italiques).
- <sup>56</sup> *O.C.*, VIII, 53 (mes italiques).
- <sup>57</sup> *O.C.*, VIII, 63 (mes italiques).
- <sup>58</sup> *O.C.*, IX, 49.
- <sup>59</sup> *O.C.*, IX, 44 (mes italiques).
- <sup>60</sup> *O.C.*, IX, 91.
- <sup>61</sup> *O.C.*, VIII, 106 (mes italiques).
- <sup>62</sup> A propos du lien entre l'ouvrage de couture et la lecture, voir aussi la contribution de Lotte Jensen.
- <sup>63</sup> *O.C.*, IX, 275 (mes italiques).

### **Abstract**

Zuylen Castle holds a small piece of linen with darning exercises, which are supposed to have been done in 1758 by Belle de Zuylen. This article interrogates her correspondence and some of her novels, in order to understand the author as needleworker. Although clearly she did not comment on her 1758 darning activities, and even declared not to like needlework, she was certainly familiar with it, and, when writing novels, particularly conscious of its narrative possibilities.

**Lotte Jensen**

## **Needlework Mania and Nineteenth-Century Dutch Magazines for Women\***

During that same time I often sighed, while doing endless embroidery and washing cups: “Oh, if only I were a boy. Then I could study, like my brother, and become a minister!”<sup>1</sup>

These are the words of the nineteenth-century writer and feminist Codien Zwaardemaker-Visscher (1835-1912)<sup>2</sup>, who on the occasion of the Dutch National Exhibition of Women’s Labor (1898)<sup>3</sup> reminisced about a half century of women’s emancipation. She concluded that much had changed for the better, but she was definitely not enthusiastic about the countless hours that she had spent, as a girl, doing embroidery. How she would have preferred to trade that “endless embroidery” for study! If she had had her way, she would have followed in her father’s footsteps and become an ordained minister.

Zwaardemaker-Visscher’s reaction is not hard to understand if we go back to the year 1850. The acclaimed writer, then a fifteen-year-old girl, had just finished her schooling. She spent the following years at home until, at the age of twenty-one, she married the publisher Cornelis Zwaardemaker. Codien Visscher followed the generally accepted path for girls in her time. They usually went to school until the age of fifteen or sixteen at the very most. Their education was then deemed complete because their true destiny was to marry, run a household, and bear and raise children. Professional education or other advanced studies were not yet considered necessary<sup>4</sup>. In the years prior to marriage, young women were supposed to spend their time in a manner that prepared them to be useful and accomplished. They were expected to read, make music, take walks, and, whether they liked it or not, to do embroidery, endless embroidery.

### **Needlework Mania**

In 1850 young women like Codien Visscher did not have to fear that they might run out of patterns, because the market was inundated with all kinds of needlework publications. Every week, if not every day, new embroidery

books were published, as well as books with tatting or knitting instructions, or tapestry patterns, thus providing inexhaustible sources of inspiration<sup>5</sup>. Considering the number of publications at that time, one can only conclude that there must have been a true needlework mania.

It should be noted that the rise of a press dedicated to women, which started around that same time, was a significant factor. It was, in part, thanks to magazines for women that needlework was able to establish itself as a socio-economic factor, and vice versa, it was precisely thanks to needlework that these magazines were able to develop into one of the most flourishing and successful media of the nineteenth century.

In the overview that follows, I shall briefly describe the needlework mania as it manifested itself in nineteenth-century Dutch magazines for women. I do not intend to discuss technical aspects related to needlework (e.g., materials, types of instructions). Rather, I wish to consider the cultural-historical integration of these magazines, and I shall also try to explain their great success.

#### **Needlework in Dutch Nineteenth-Century Magazines for Women**

The oldest Dutch-language magazines for women date from the end of the eighteenth century. They resemble moral weeklies, contain advice on keeping house, and also some anecdotes. Most magazines lasted only a very short time: they often disappeared after just a few issues, for lack of success<sup>6</sup>.

The first women's magazine that achieved a certain level of success was *Elegantia of tijdschrift van mode, luxe en smaak voor dames* [Elegantia, or magazine for ladies about fashion, luxury, and taste] (1807-1814). To a large extent, this magazine was based on the French *Journal des dames et des modes*<sup>7</sup> and paid much attention to the latest trends in fashion. In addition, it contained short stories, essays, articles, and occasional theater reviews and embroidery patterns. Between 1811 and 1813, however, publication had to be stopped for political reasons<sup>8</sup>, and the attempt to start again in 1814 lasted only a short time.

The real breakthrough of Dutch magazines for women occurred in 1821, when *Penélopé of maandwerk aan het vrouwelijk geslacht toegewijd* [Penélopé or monthly magazine devoted to the female sex] appeared. During the next fourteen years, a new issue rolled off the press every one or two months. The editor, Anna Barbara van Meerten-Schilperoort, knew how to attract large numbers of loyal female readers: the magazine had more than 450 initial subscribers, among whom the Queen of the Netherlands. In light of the rather high subscription cost, fifteen Dutch guilders per year, that figure was quite respectable. One may also conclude from the high fee that the magazine's intended audience was one of well-to-do women and girls. The key to the magazine's success was its combination of reading material and needlework: two forms of leisure that were compatible with readers' tastes.

As much as one third of each issue (on average, sixteen pages) was devoted to needlework patterns and instructions (see fig. 1).

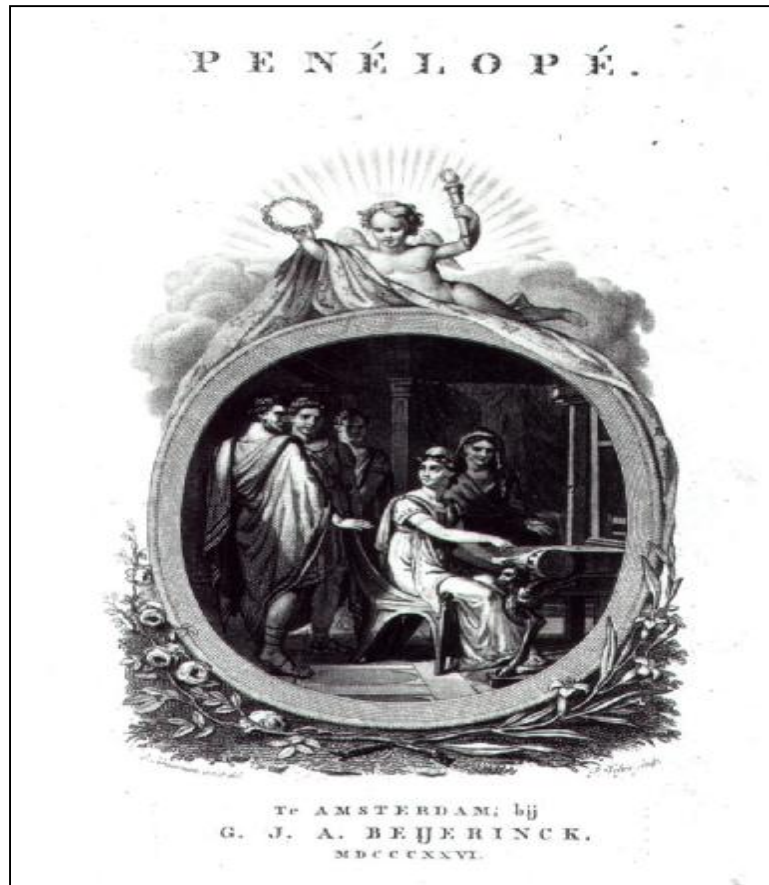


Fig. 1. Title page of *Penélopé* of maandwerk aan het vrouwelijk geslacht gewijd (1821-1835) (Utrecht University Library).

*Penélopé's* needlework department contained beautiful patterns, black and white as well as colored, for a variety of objects, such as pillows, slippers, hearth rugs, baskets, letter cases, and small storage boxes. All these objects belonged to the domain of “fancy needlework”, which is to say that the decorative rather than the functional aspect was emphasized. Needlework

served to decorate and embellish a home. In one issue, the clever editor presented a pattern to decorate “a portfolio for reading groups”, in which past issues of *Penélopé* could be saved.

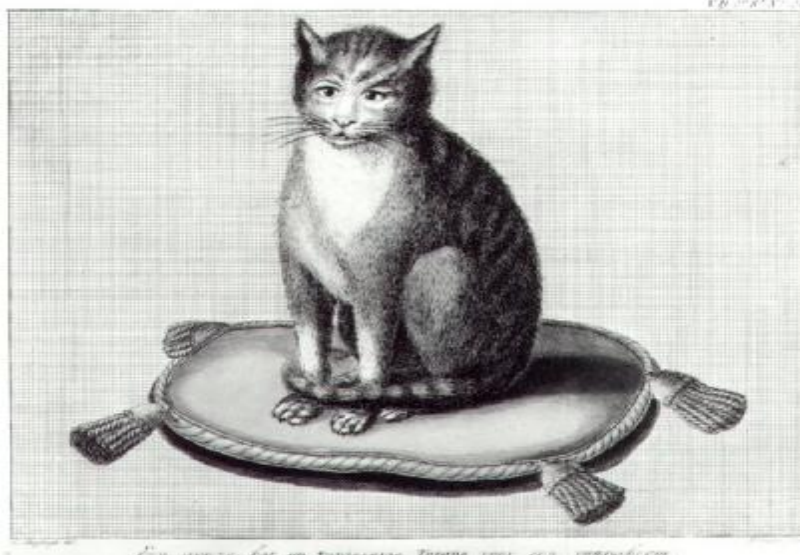


Fig. 2. Needlework pattern from *Penélopé 2* (1823):  
“A grey cat in ‘turkish tapestry’” (Utrecht University Library).

The needlework department illustrated an ethos that emphasized the importance of being occupied: the industrious housewife should not be idle for even one minute. Instead, she should apply herself to making a “dance shoe embroidered with gold thread”, or a “grey cat in *tapisserie turque* for a fireplace screen” (see fig. 2). The diligent young woman was expected to decorate the various rooms of her home as beautifully as possible. The following passage describes the editor’s ideal living room:

On the floor was a rug on which she had sewn a border. The chairs and sofa, made of purple-colored merino yarns, proudly showed their embroidered borders. On a small, neat work table one saw, underneath a glass, a piece of white velvet, with a bouquet of red roses. Several vases, containing hand-made flowers, and a few baskets, filled with fruit made of wax, decorated the room, while the walls displayed scenes that she had painted or embroidered. The small border around the purple curtains and the elegant draperies

made of fine East-Indian materials and embroidered with gold thread, also were the result of her handiwork.<sup>9</sup>

In order to realize this ideal, one had to do needlework without pause. The reference to Penelope, Odysseus' perennially busy wife, was deliberate, even though the editors did not assume that their readers would unravel their work each night.

Despite *Penélopé's* success, the editor felt compelled to cease publication in 1835. She did not give specific reasons for stopping, but mentioned, some years later, the fact that needlework had become "a mania". The readers had submitted so many new patterns that Mrs. Van Meerten-Schilperoort had become unable to stay on top of things:

Yes, the desire to do needlework almost became *a mania*, so much so that in the final years I sometimes wondered whether I should accuse myself of having encouraged our readers to go too far in all of this.<sup>10</sup>

Yet, after *Penélopé* was no longer published the needlework "mania" in the Netherlands kept growing, instead of showing signs of weakening. Almost immediately after *Penélopé's* cessation another magazine, exclusively devoted to needlework, made its appearance, namely *Aglaja. Tijdschrift voor dames. Verzameling van de nieuwste borduur- en tapisserie-patronen* [Aglaja. Magazine for ladies presenting the newest embroidery and tapestry patterns] (1835-1836). In the decades that followed, needlework's share would grow explosively in magazines for women: the 1840's, 50's, and 60's show an increasing supply of needlework magazines that became less and less expensive, were issued in larger and larger numbers, and thus were able to reach an ever growing audience<sup>11</sup>. It should be noted that we do not have extant copies of all of these magazines. Because of their intensive use most issues were damaged over time and have been lost.

One magazine that deserves special mention is a publication also called *Aglaja*: like its predecessor, it was named after the youngest and most beautiful of the Three Graces. Its subtitle was: *Maandboekje voor dame-shandwerken* [Monthly booklet for ladies' needlework] (1848-1864). Without any doubt, this magazine, that cost only a quarter per issue, was by far the most popular of all needlework publications. Printing numbers hovered around 5000 and the magazine clearly was much more commercial in its approach than *Penélopé*. This is obvious, for example, in the strategies that were developed to attract new readers. Premiums were offered, such as an *Aglaja* almanac for the New Year, a free picture, a tapestry pattern, or a sheet of music. Furthermore, the editors introduced all kinds of "tools" they had invented themselves, such as "new types of Crochet Needles and Crochet Needle Holders", a special *Aglaja* device for older ladies who, because of poor eyesight, could not thread a needle, and "*Aglaja* scissors" for relief and

tapestry work. The readers were then invited to place their orders at the magazine's own "Sales Office" in Amsterdam<sup>12</sup>.

### Explaining Success

The explosive growth of the number of needlework magazines between the 1840's and 60's invites us to ask *why* these links between women, needlework, and women's magazines were established in such a matter-of-course fashion. What was the basis of this successful triangle? To many contemporaries the link between women and needlework was obvious: one would refer, among other things, to the biological-natural ("needlework suits a woman's domestic nature"), ethical ("it keeps women from being idle"), and educational aspects ("women can read and do needlework simultaneously")<sup>13</sup>.

But why was needlework considered to be so suitable for publication in *periodicals*? Unlike, for instance, fashion and reading – two other important ingredients of nineteenth-century magazines for women – the notion of "time" or "trendiness" seems to be playing a less prominent role where needlework is concerned. When leafing through needlework periodicals one encounters an endless stream of what, at first glance, seems to be the same thing, over and over again: patterns frequently presented small variations on well-known themes, and various magazines simply copied them from each other over time. While fashion was constantly subject to change and while the publication of new books required a review department, needlework seems to have been less influenced by time.

Yet, this observation turns out to be based on an a-historical perspective because needlework, too, was in fact very much subject to trends. This is obvious, for example, in the disapproving responses *Aglaja's* editors gave to requests from readers: "What you are asking for is too old-fashioned for us to wish to include it now in our magazine. Most likely, you will find some information about it in one of the earlier women's magazines", or "the little collars that you are looking for, are completely out of fashion"<sup>14</sup>. Moreover, *Aglaja* strongly emphasized that precisely because it was a periodical its readers could remain up to date regarding the "most recent, most beautiful, and most tasteful samples of needlework", and, in this manner, "maintain their interest in them"<sup>15</sup>.

As a result, we may conclude that just like fashion and reading, needlework was sensitive to trends and therefore was an excellent candidate for presentation in periodicals. Yet, this does not explain sufficiently why it was specifically needlework that became such a stimulating force in the development of Dutch magazines for women. Perhaps the historical context offers explanations. Josine Blok has argued that, when in the 1850's and 60's an ideal of bourgeois life began to dominate, the incompatibility between women and paid work became a central principle of Dutch society. The increasing success of this ideal of bourgeois domesticity, which manoeuvred



women into a position of economic dependency, was coupled with an increase in the number of women who were condemned to “idleness” (domestic work was, in principle, done by maids)<sup>16</sup>. Against this background it is possible to explain the wave of needlework magazines in those years: the never-ending flood of sewing and embroidery patterns served also to prevent this “idleness”. Through the monthly supply of needlework patterns readers always had at their disposal a domestic activity that was associated with both virtuous and industrious behavior. As was appropriate for the intended audience, the emphasis was on “fancy needlework” that had primarily a decorative function. Thus, the needlework periodicals fitted into a larger system of moral-economic principles that supported this ideal of bourgeois life.

### **Feminist Embroidery**

Paradoxically, the successful alliance of domestic needlework, bourgeois women, and women’s magazines manifested itself also in a different way: it led, simultaneously, to an increase in the number of women who entered the *public* domain. Thus, editorial committees of needlework magazines included a relatively large number of women and, even more importantly, needlework was to become one of the most distinctive foci of the first associations of women, *Arbeid Adelt* [Labor Ennobles] and *Tesselschade* (named after seventeenth-century woman poet Tesselschade Roemers Visscher, famous for her skills in a number of crafts – not only typically female ones). Both organizations strove to increase opportunities for the acquisition of income by women belonging to the higher social classes, and they served, among other things, as agents for the sale of needlework. Thus, doing needlework was “upgraded” and became a means for women to earn their own income.

At this point I return to the woman whom I introduced at the beginning of this essay: Codien Zwaardemaker-Visscher. I have pointed out that as a feminist she objected to being condemned to endless embroidery during her adolescence. What, after all, was the use of those countless stitches, those never-ending movements of the needle? For what purpose did she do decorative embroidery, while she actually wanted to study and become a minister? Doing embroidery even made her sigh: “Oh, if I only I were a boy!”

Yet, Zwaardemaker-Visscher’s opinions were not as one-sided as I have just characterized them. Although she saw her hours spent on embroidery as an unbearable waste of time, she and many other feminists also believed that needlework could contribute to women’s emancipation<sup>17</sup>. From the beginning, she supported the initiatives of the women’s association *Arbeid Adelt*, and time and again she sided with women who attempted to earn some money through the sale of their needlework<sup>18</sup>. Zwaardemaker-Visscher thought indeed that *Arbeid Adelt* was doing important work, but she was also critical. Many “female workers” offered their products anonymously because they were ashamed to work for money. She thought that these “female work-



ers” should identify themselves and that they as well as their families should be proud of their handmade products: “the same relatives who at first were so narrow-mindedly opposed to this first step into the public domain, often find it a source of pride later on”. A sense of pride and self-worth was, moreover, part of the higher goal that *Arbeid Adelt* strove to realize, namely “the development of a woman’s mental strength and her happiness in life”, as Zwaardemaker-Visscher put it<sup>19</sup>. And for her this strength and happiness came from a public and material recognition of a woman’s work.

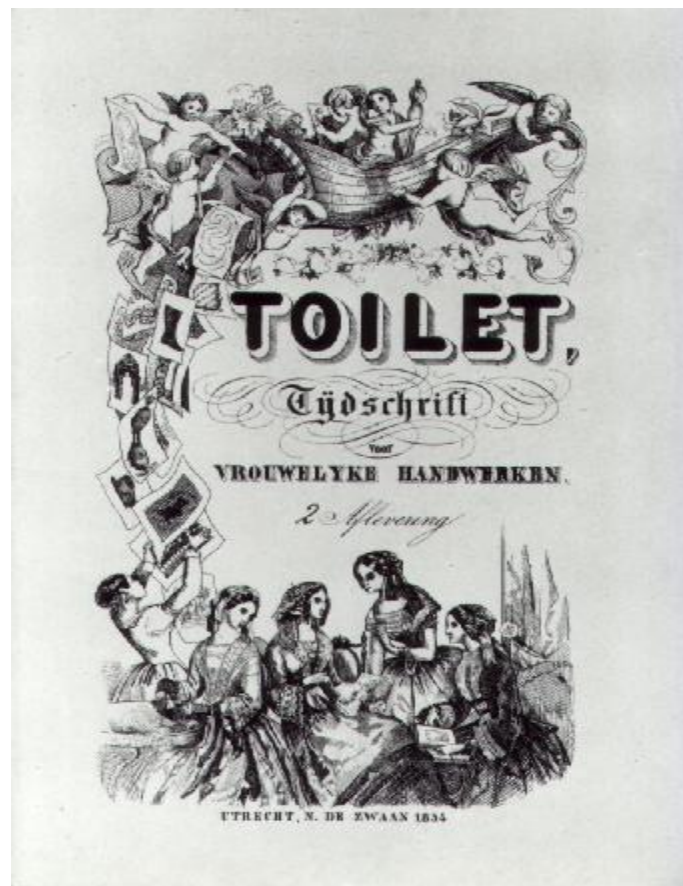


Fig. 3. Title page of *Toilet. Tijdschrift voor vrouwelyke handwerken* (1848-1854) (Amsterdam University Library).

It is noteworthy that she made these statements supportive of women's emancipation in one of the popular fashion and needlework magazines of the time, *Het Toilet. Het grootste en goedkoopste Modejournaal van Nederland* [Apparel. The largest and cheapest fashion magazine in the Netherlands] (see fig. 3). Zwaardemaker-Visscher strongly encouraged the readers of this magazine to be proud of their needlework. And, so she added, if women wanted to sell their embroidery products, they should have the courage to do it using their own names. Although Codien Zwaardemaker-Visscher herself did not enjoy the "endless embroidery", it was nevertheless an activity in which women should take pride.

*Translated from the Dutch by Margriet Lacy-Bruijn.*

Lotte Jensen (University of Amsterdam) wrote her doctoral dissertation on the history of the eighteenth- and nineteenth-century Dutch women's press. She is currently preparing a study on national heroes and heroines as they are represented in nineteenth-century Dutch historical novels.

Address: Huizinga Instituut, Faculty of Humanities, University of Amsterdam, Spuistraat 134, 1012 VB Amsterdam. [L.E.Jensen@uva.nl](mailto:L.E.Jensen@uva.nl)

## Notes

\* An earlier version of this article was published in Dutch: "De manie van het handwerken. Handwerken in negentiende-eeuwse Nederlandse vrouwentijdschriften", in: *Jaarboek van de Stichting Textielgeschiedenis* (2005).

<sup>1</sup> J.B. Zwaardemaker-Visscher, "Toen en nu", in *Vrouwenarbeid*, (September 17, 1898), pp. 246-249. Quotation on p. 246.

<sup>2</sup> This is the Dutch way to name a married woman (*i.e.*, husband's name followed by maiden name). The reverse order is observed in many other countries: Codien Visscher-Zwaardemaker.

<sup>3</sup> See Maria Grever and Berteke Waaldijk, *Transforming the Public Sphere: The Dutch National Exhibition of Women's Labor in 1898*. Durham, Duke University Press, 2004.

<sup>4</sup> See Johanna Naber, *Van onze oud-tantes en tantes*. Haarlem, Tjeenk Willink, 1917, pp. 192-195.

<sup>5</sup> *Brinkman's catalogus der boeken, plaat- en kaartwerken, die gedurende de jaren 1833 tot en met 1849 in Nederland zijn uitgegeven of herdrukt* (Amsterdam, Brinkman, 1858) gives an impression of the quantity and diversity of these periodicals. On the basis of an inventory of the titles listed in this catalogue one may conclude that the number of needlework publications in the Netherlands increases significantly as of, approximately, 1840.

<sup>6</sup> For a historical overview of Dutch magazines for women see my doctoral dissertation: "*Bij uitsluiting voor de vrouwelijke sekse geschikt*". *Vrouwen tijdschriften en journalistes in Nederland in de achttiende en negentiende eeuw*. Hilversum, Verloren, 2001.

<sup>7</sup> Regarding this magazine and its international character see Annemarie Kleinert, *Le Journal des Dames et des Modes ou la conquête de l'Europe féminine (1797-1839)*. Stuttgart, Thorbecke, 2001.

<sup>8</sup> During the period of Holland's annexation by the French Empire (1810-1813), Charles-François Lebrun being appointed governor general, the number of periodical publications had been significantly reduced. See for details: Maarten Schneider and Joan Hemels, *De Nederlandse krant 1618-1978. Van "nieuwstydninghe" tot dagblad*. Baarn, Wereldvenster, 1979<sup>4</sup>, pp. 110-11.

<sup>9</sup> "Elize of de gevaren der werkloosheid", in *Penélope* 1 (1821), "Lektuur", pp. 79-106. Quotation on p. 105.

<sup>10</sup> A.B. van Meerden-Schilperoord, *Uitspannings-uren voor ligchaam en geest; der Nederlandsche jeugd aangeboden*. Schoonhoven, S.E. van Nooten, 1838<sup>2</sup>, pp. iii-iv.

<sup>11</sup> For detailed information on the location and composition of these publications, see the bibliography concerning magazines for women in Jensen, 2001, pp. 242-261.

<sup>12</sup> Regarding *Aglaja*, see Lotte Jensen, "'Geheel aan de Vrouwelijke Kunne toegeewijd'. Nederlandse vrouwentijdschriften in de achttiende en negentiende eeuw", in *Van Zeep tot Soap. Continuïteit en verandering in geïllustreerde vrouwentijdschriften*. Catalogue of an exhibition bearing the same title at the Dutch Press Museum Amsterdam, April 22-September 26, 2004, pp. 22-37 and. 84-85.

<sup>13</sup> For an extensive discussion of ethical notions pertaining to needlework, see Jensen 2001, pp. 99-107.

<sup>14</sup> See the "Letters to the Editors" departments in *Aglaja* vol. 9 (1856) and vol. 17 (October 1864), p. 5.

<sup>15</sup> *Aglaja* vol. 2 (1849), "Preface", p. i.

<sup>16</sup> Josine Blok, "Hemelse rozen door 't wereldse leven. Sekse en de Nederlandse burgerij in de negentiende eeuw", in Remieg Aerts and Henk te Velde (eds.), *De stijl van de burger. Over Nederlandse burgerlijke cultuur vanaf de middeleeuwen*. Kampen, Kok Agora, 1998, pp. 123-156.

<sup>17</sup> Regarding the "ambivalence" of needlework, see also Mineke van Essen, "De ambivalentie van het handwerken", in *Historica* 19 (1996) 2, pp. 9-11.

<sup>18</sup> In 1870 Betsy Perk encouraged her readers, in one of the first "feminist" magazines *Onze Roeping* [Our vocation], to express support for the founding of *Arbeid Adelt*. On the roster of potential members that was thus established, one also finds Zwaardemaker-Visscher's name. See *Onze Roeping* (November 5, 1870), supplement.

<sup>19</sup> Quoted in *Het Toilet. Het grootste en goedkoopste Modejournaal van Nederland* (October 15, 1878), p. 7.

### Résumé

A partir du cas de l'écrivaine néerlandaise Codien Zwaardemaker-Visscher, cet article montre l'importance prise, depuis l'époque de Belle de Zuylen, par le travail de l'aiguille dans la vie des femmes. Cette omniprésence a été favorisée par le développement, au cours du XIXe siècle, d'une presse périodique spécialisée. Malgré tout, un lien se laisse établir, grâce à Zwaardemaker-Visscher, entre broderie et féminisme.

**Lotte van de Pol**

**A Public Reprimand:  
Isabelle de Charrière's Pamphlet  
addressed to Wilhelmina of Prussia**

Belle de Zuylen was thirty-one years old when she left the Dutch Republic and went to live in Switzerland, following her marriage with Charles-Emmanuel de Charrière, in February 1771. She did not often return and visited her native country in 1775 for the last time, but there is no doubt that she remained interested in what was happening in the Dutch Republic and that she anxiously followed Dutch politics, the more so as a revolutionary situation developed which was closely watched all over Europe. The so-called Patriot Revolution, which nearly ended in civil war, also involved her personally. Her family and friends, belonging to the high nobility of Utrecht and the regent class in Amsterdam, took active parts in the events; the cities of Utrecht and Amsterdam were both Patriot centres; her brothers belonged to the group of moderate regents, who first had welcomed changes, but in the end sided with the Prince of Orange. Belle followed the political news from newspapers – she read, for example, the *Gazette de Leyde*, one of several papers in the French language that were printed in the Netherlands<sup>1</sup>. She heard even more from letters from home, and discussed the situation thoroughly in her correspondence and with visitors from the Netherlands<sup>2</sup>.

In the summer of 1787 the Patriot Revolution was brought to a violent end by Prussian troops. Instrumental in obtaining this Prussian help had been Princess Wilhelmina of Prussia, the wife of the Stadholder and sister of the Prussian king. After the restoration, the Patriots were severely punished, and it was widely believed that here, also, Wilhelmina played a major part. As a reaction, Belle wrote the pamphlet *Réflexions sur la générosité et sur les princes* (Reflections on generosity and princes). The pamphlet was first published separately, but was also included (as no. 3) in her collection of political pamphlets *Observations et conjectures politiques* which was published, anonymously, in 1788 in Verrières (Switzerland)<sup>3</sup>. The central theme of the *Réflexions* is the generosity that should be a main trait of princes; the addressee of this particular pamphlet is Princess Wilhelmina who, in the after-

math of the Patriot revolution, had shown herself lacking in this princely quality. Belle accused her of having been vindictive towards her conquered enemies, and exhorted her to change her ways. Belle had copies sent to the Netherlands, and obviously wanted Wilhelmina, whom she knew personally, to read it.

In 2005 the Dutch Association Belle van Zuylen, published a bibliophile edition of the *Réflexions*, in French, with a translation into Dutch, to commemorate the bicentenary of Belle's death<sup>4</sup>. This edition is the impetus to take a closer look at the pamphlet, and at the interaction between the writer and the addressee. This, in the first place, raises the question of whether the Princess read her public reprimand. And if so, what was her reaction?

### **The Patriot Revolution**

In the last quarter of the eighteenth century the Dutch State and economy were in severe crisis, especially after the disastrous outcome of the war against England (1780-1784). Discontent among the population and the spread of democratic and patriotic ideas led to the so-called Patriot Revolution. Its history is complicated, but does in many respects resemble what was to happen in France a few years later. In 1785, after the Patriots who had taken over the Western Provinces stripped Prince William of some of his prerogatives, the Stadholder and his family left The Hague and Holland. Tensions grew, and the serious political crisis was developing into a civil war. Both Patriots and Orangists hoped for help from outside the country: the Patriots reckoned on France, while the Orangists tried to drag England and Prussia into the conflict. In the end it was Wilhelmina, the wife of the Stadholder, who forced the issue. On the 28th of June 1787 she travelled to The Hague, hoping that her presence would provoke an Orangist rebellion. At the border between the provinces of Utrecht and Holland her carriage was stopped and she herself was taken prisoner and treated like a commoner. The next day she was sent back. This incident was presented to the King of Prussia, Wilhelmina's brother, as a great offence and he was pressed to demand "satisfaction" for the insult done to a Princess of his House. Receiving none, he sent 20.000 Prussian troops who entered the country on 13<sup>th</sup> September, and, within a few weeks, forcibly restored the Stadholder to his former positions. The last stronghold of the Patriots, Amsterdam, waited in vain for the promised French aid, and surrendered on 9<sup>th</sup> October. A few days later, asked which "satisfaction" she required, Wilhelmina handed a list of seventeen names of people whom she wanted to see punished; among them were the main Patriot leaders, but also the men responsible for her arrest<sup>5</sup>.

The restoration of the old regime, by the Orangists called *De gelukkige omwenteling* (The Happy Revolution: a deliberate reference to



Fig. 1. Engraving by Reinier Vinkeles of the painting of Wilhelmina of Prussia by J.P.C. Haag, 1787 (Rijksmuseum Amsterdam).

“The Glorious Revolution” of 1688) took the form of many months of what can be called counter-revolutionary terror, in which houses were plundered, possessions destroyed and people beaten. These actions looked like spontaneous mob actions in support of the House of Orange, but were in reality (secretly) organised by a group of people close to the court. Three of the men mentioned in this connection, Laurens Jan van der Spiegel, the new Grand Pensionary of Holland, and the young noblemen Charles Bentinck van Rhoon and Gijsbert Karel van Hogendorp, were especially close to Princess



Wilhelmina. Officially, of course, it was the Prince of Orange who initiated what measures were to be taken against his former opponents. On 31st October the States of Holland were pressed to consent to a large-scale operation of putting on trial and removing Patriots from the city councils, universities and churches. Bentinck van Rhoon was one of the two commissioners, and it was rumoured that behind the screen, it was Princess Wilhelmina who really directed this operation. In different provinces at different times official amnesty was proclaimed, but with so many exceptions that, in the end, a great number of people lost their positions and sometimes their freedom. No one was executed (three of the four leaders who had been condemned to death had fled, one had died of natural causes), but hundreds were banned, and thousands of Patriot leaders and their followers fled the country<sup>6</sup>.

#### **Wilhelmina of Prussia, Princess of Orange (1751-1820)**

Wilhelmina was born in 1751 in Berlin, the daughter of Prince Augustus William of Prussia, the brother and designated successor of King Frederick II (“the Great”). In 1767, a few weeks after her sixteenth birthday, she was married to the nineteen-year-old Dutch Stadholder William V of Orange. At first, Wilhelmina did not concern herself with political affairs, but gradually she was drawn into the political realm. Her husband was a well-meaning, but disorganized and weak character, who let himself be ruled by the Duke of Brunswick, his former guardian and tutor, and now his main advisor. This caused much discontent in the Netherlands, and Brunswick was blamed for the many misfortunes that befell the country. Wilhelmina, much more energetic and with more political insight than her husband, gained more and more influence, and after Brunswick had been sent back to Germany, there were suggestions, also from moderate Patriots, that it would be best for the country if William abdicated and Wilhelmina were to take over as regent. Propositions of this kind she always refused to take seriously<sup>7</sup>.

The decision to travel to Patriot Holland in the summer of 1787 had been taken on Wilhelmina’s own initiative, and the execution of this plan displayed considerable courage. It saved the day for the Orange party. But, in the end, it ruined her name. She was the foreign woman, who had brought in foreign troops – even if every party had hoped for foreign help. She had also ruined her husband’s name, making it known publicly that he was a coward, and she the one with the manly courage. And, most of all, the “satisfaction” required by and in the name of Wilhelmina, together with the ruthless pursuit of the defeated Patriots, made her widely disliked. Even at the government level it was regretted that the “satisfaction” was left to the Princess, and not to the more lenient Prince<sup>8</sup>.

From then on, Wilhelmina was seen as arrogant and vindictive. Maybe she was. Leaving the farm where she had been detained after her

arrest at the border of Holland, she threatened one of her captors, informing him that she would make sure he would be punished. His answer: “That, Madam, is beyond your power”, was proved to be wrong: his name was on her “satisfaction” list<sup>9</sup>. We also see a change in self-image, in how she presented herself. After her victory she had herself portrayed in Amazon dress on a prancing horse, as a ruler, in the way Catherine (the Great) of Russia had done after her seizure of power (fig. 1). She distributed copies of this painting, in which only the horse varies; engravings of this picture were widely available. An upside-down image of this picture is to be found in the cartoon *Purge à l’Orange*, where Wilhelmina, in military uniform, rides a lion (symbol of the Republic), while an eagle (symbol of Prussia) is prying on the riches and inhabitants (the frogs) of the United Provinces (fig. 2).

Such negative images of Wilhelmina are to be found, naturally, in the first place, in Patriot prints and publications, written and printed in exile<sup>10</sup>. In the leaflet *Smeekschrift aan Neerlands Deborah* (Petition to Netherlands’ Deborah) by the anonymous “Emigrantus” she was called a tyrant, and was even threatened:

How long will you oppress the Burger  
 How long will we have to suffer your vindictiveness?  
 [...]  
 The People are beginning to lust for revenge in return,  
 Take care, you proud one!  
 Stop! Or you will be dead. [...]<sup>11</sup>

Among historians, it is the general opinion that Wilhelmina was showing a mean spirit. Colenbrander, whose three volumes on the Patriot Revolution (1897-1899) would remain the standard work for generations, reproached her her lack of generosity in a situation where she was the total victor and so had nothing to fear<sup>12</sup>. Even a staunch Orangist historian like De Vreede wrote about the “satisfaction”: “This thirst for retribution for insult suffered, is a shadow on the noble image [of Wilhelmina], a blot on the heroic heart of the Princess”<sup>13</sup>. Only Wilhelmina’s admiring biographer Johanna Naber defended her and pictured her heroine as going meekly back to her needlework after 1787<sup>14</sup>.





*Fig. 2. "Purge à l'Orange", caricature about the States of Holland paying 50.000 guilders to Prussia, 30th October 1787 (Rijksprentenkabinet, Amsterdam).*

### **Belle in France**

From January 1786 to September 1787, during the months that constituted the height of the Dutch crisis, Belle de Zuylen lived in Paris, devoting most of her time to practising and composing music. She still followed anxiously the events in the Republic. The news from her family was that her elder brother now wholeheartedly had chosen the side of the Prince of Orange; he even caused a scandal in June 1787 by nearly fighting a public duel with their cousin Jean d'Averhoul, who was a fierce Patriot.

But Paris, during these months, certainly was anti-Orangist. In these years, just before the outbreak of its own Revolution, France's capital seethed

with political discontent and radical ideas. The events in the Netherlands drew a great deal of attention, and just as the American Revolution had been applauded, so now public opinion was on the side of the Patriots. So was the French government, which, for political reasons, was an ally of Patriot Holland, and had even promised help, in case the English or Prussians meddled in Dutch affairs. In the end, the French failed to make good their promises, because they thought they could not afford it financially. They kept their promises up to a point by receiving and keeping Dutch refugees, but this betrayal of their Dutch allies was much criticised, and proved to be another contribution to the undermining of the authority and legitimacy of the old regime in France<sup>15</sup>.

It was on her return from the very anti-Orangist Paris, at her house in Colombier (Neuchâtel), that Belle wrote her pamphlet directed at Princess Wilhelmina.

#### **Reflections on the education of princes**

The questions Belle discusses in her pamphlet contribute to the discourse on education, and show that confidence in the power of education and upbringing that was so typical of Charrière and the late eighteenth century<sup>16</sup>. A discussion of the contents of the pamphlet is beyond the scope of this article; I will single out for comment some of her remarks and questions.

“How are you brought up, you sons and daughters of Kings?” (Comment vous élève-t-on, fils et filles de Rois?), she wonders, and goes on to give her favourite example of a perfect teacher of a young prince: Fénelon. Bishop François de Salignac de la Mothe-Fénelon (1651-1715), already famous for his treatises on education, was appointed in 1689 tutor to the Dauphin, the young Duke of Burgundy. For him he wrote *Les Aventures de Télémaque*, in which work, under the guise of pleasant fiction, he taught the young prince the duties of a future king. The publication of the text in 1699 made Fénelon one of the most widely read and admired writers on education of the eighteenth century. Belle read it in her youth, and it was for her a companion and lifelong reference book. And so it was for many, including the Princes themselves, because it was one of the standard textbooks they were given in their youth. Frederick of Prussia read it as a child, for example, and so did Louis XVI of France; they both cherished and frequently reread it<sup>17</sup>. There is hardly any doubt that Wilhelmina knew the book, and we know that in 1777 a musical version of “Telemachus’ Adventures” was performed at the Orange court<sup>18</sup>.

“You, who were born at an enlightened court, near a hero who assembled around him all that was great in the arts and sciences [...]” (Et vous, qui naquîtes dans une cour éclairée, près d’un Héros qui rassemblait autour de lui toutes les sciences et tous les beaux-arts [...]), thus Belle addresses Wilhelmina, implying that she did have every opportunity of

becoming a well-informed, magnanimous ruler. But did she? Belle de Zuylen presupposes in her argument that there was no difference between the preparation for life for princes and princesses, but, of course, there was. Fénelon addresses himself to future male rulers, and from what we know of the education of princesses, it is clear that intellectually these girls were rather neglected. They were put into the care of a governess, lessons were restricted to religion, French and some history, but much time was spent on music and dancing, two activities that helped to form the bearing and the control of the body, which was the prerequisite of a future career as a royal or princely consort. A crooked back was considered a much greater problem than a mental disability. Frederick of Prussia, who as Wilhelmina's uncle and guardian was responsible for her upbringing, was very firm in his opinion that women should not rule. On the eve of Wilhelmina's wedding he wrote to his sister that as a good housewife Wilhelmina should not meddle in public affairs, and that her only vocation and duty was to please her husband, and secure him supporters and friends<sup>19</sup>.

As concerns the benefits of living in Frederick's entourage, the days of his being "a hero surrounded by scholars and artists" were long over when Wilhelmina was young. Born in 1751, her youth was overshadowed by the Seven Years War (1756-1763), in which Berlin was twice occupied by enemy troops. As it happens, we do know much about Wilhelmina's early years, from her own memoirs, in which she described her childhood as unhappy<sup>20</sup>. Her parents' marriage was unhappy, her father died young, and she was taken away from her mother as an infant, to be educated by governesses. Her first governess abused her, the second, Sophie von Danckelmann, "saved" her and became like a mother to her. Whether she was taught "generosity" is doubtful; but we know that Danckelmann was a specialist in etiquette, and it was said that she taught the child only too well to have a high opinion of her elevated position.

#### **Connections between Belle and Wilhelmina**

Looking back in later life at her pamphlet, Belle stated that she had written the *Réflexions* because she was angry with Wilhelmina<sup>21</sup>. An additional incentive for Belle to address Wilhelmina directly must have been the fact that she knew the Princess of Orange personally. As a daughter of one of the first noble families in the country, Belle belonged to the select group who saw the Orange family on social occasions. She was invited to their balls, and danced with the Prince more than once<sup>22</sup>. Her sister, Mitie de Perponcher, would in later years be lady-in-waiting to Wilhelmina's daughter Louise. There were many connections via family and friends with the Orange court, but also with the two other courts with which the Orange family was closely connected. Henri de Catt, tutor of Belle's brothers, happened to meet Frederick of Prussia when the latter travelled incognito within the Republic

in 1755; he was later invited to become the Prussian king's personal secretary. Prince Henry of Prussia spent an evening at the Zuylen castle when he visited the Republic in 1768. Wilhelmina's mother was a Brunswick Princess and her daughter married a Brunswick Prince in 1790. Upon her marriage, Princess Louise took Belle's sister Mitie with her as head of her household, and they were met at the border of Louise's new adopted country by Benjamin Constant, who was at the time a courtier at the Brunswick court. These "networks" must have given Belle the possibility of gaining inside information, but also the conviction that she had personal access to these high levels of power.

Belle had met Wilhelmina as soon as she arrived in the Netherlands, first at the ball given in the Princess's honour, on 9 November 1767. Twice she was received in private, and even had a confidential conversation with the young Princess, who was at that time described as shy and eager to please. Belle described her in a letter to her brother, in the manner of a "portrait", the character descriptions that were so popular at the time and that were also written by Belle<sup>23</sup>. She started with the Princess's appearance: Wilhelmina is tall, has a good posture, and is tolerably pretty; she has a soft voice and is kind and polite; she likes needlework and is attentive to her ladies-in-waiting. She loves dancing. She seems to be of a serious disposition<sup>24</sup>. When it comes to Mitie van Reede, one of the ladies-in-waiting, Belle insists on the beauty of this lady-in-waiting, for whom her brother Ditie – she is indeed writing to him – appears to have tender feelings. One has the impression that Belle's interest in the Princess was slight. Belle was eleven years older than Wilhelmina, deeply involved at the time in her secret correspondence with Constant d'Hermences and in her marriage plans. Besides, she was never impressed by noble or princely titles.

#### **"Générosité" and gender**

In the spring of 1787, there was at least one other pamphlet written on the subject of generosity, also directed at the members of the Orange family. *De edelmoedigheid, de hoofddeugd van eenen vorst : in vier zangen* (Generosity, the main virtue of a prince: in four cantos)<sup>25</sup>. The author, Jan Hey, probably a clergyman, in light of his other publications, glorifies, in many pages of bad and rambling rhymes, the special relationship between God, the Netherlands and the Orange dynasty. The generosity mentioned in the title appears to be a more general virtue, consisting, in the case of Prince William, of piety and kind-heartedness and in the case of the Princess, of performing her duty as a mother and bringing up her sons as future God-fearing and kind-hearted Stadholders.

"La générosité", according to Voltaire's article in the *Dictionnaire philosophique* (1764), "is a devotion to the interests of others, which is based on the sacrifice of one's own benefits" (est un dévouement aux intérêts des

autres, qui porte à leur sacrifier ses avantages personnels). It is, he continues, the best of virtues, but often used in a restricted sense: “In the world such as we know it, generosity is the virtue of heroes: the rest of us can only admire it” (Dans le monde tel qu’il est, la générosité est la vertu des héros; le reste des hommes se borne à l’admirer). And it is with this particular meaning that Belle employs the concept in her pamphlet: generosity as the act of forgiving conquered enemies. It is typically shown by victorious soldiers on the battlefield and by sovereigns, who also had the prerogative of pardon. Generosity, in this sense, belongs by its very character to the male sphere rather than the female: few women had the elevated position needed for such an act of pardon. For Queens and Princesses, there were other ways to show their magnanimity. Wilhelmina, for example, paid from her own purse for the education of Gijsbert Karel and Dirk van Hogendorp, sons of an impoverished aristocratic family. In Nassau, in her exile years, she founded and financed a school for poor girls. When she went into exile, she chose to take with her as attendants those who were financially dependent on her. In this kind of charity, expected of a princess, Wilhelmina could not be found deficient.

The generosity displayed in literature and plays, to which Belle points, is also typically male in a different way: male rulers shown on the stage as a rule do forgive their enemies in the end, but female rulers typically do not. “In these sacred halls revenge is unknown” (In diesen heiligen Hallen, kennt man die Rache nicht), sings, for example, Sarastro in Mozart’s opera *Die Zauberflöte* (1791); his female counterpart, the Königin der Nacht (Queen of the Night) is given the words “Hell’s revenge is burning in my heart” (Der Hölle Rache kocht in meinem Herzen). In fairy-tales we meet the wicked, vindictive queen as a topos; no wonder the deity of revenge, Nemesis, is a female goddess. However justified Belle may have been in accusing Wilhelmina of lack of generosity, singling her out may also reflect a gender bias.

#### **Did Wilhelmina read the pamphlet?**

Wilhelmina followed closely what was written about the revolution years and especially about her own role. The years did not lessen Wilhelmina’s interest, nor did they soften her reactions. In 1800 a book, written by the Comte de Ségur, was published in Amsterdam and Paris, entitled : *Histoire des principaux événements du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse; et tableau politique de l’Europe, depuis 1786 jusqu’en 1796, ou l’an 4 de la république; contenant un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France*. The latter part contained a detailed and anti-Orangist history of the revolutionary years in the Republic. Wilhelmina, then in exile in England, which was at war with France, managed to obtain a copy immediately. She was angry at how she was depicted in the book, and recorded her version of

the events, using the official papers the Prince had taken with him to England<sup>26</sup>.

We may conclude that Wilhelmina would certainly have been interested in Belle's pamphlet. Besides, Belle wanted her to read it and asked her printer to send copies to people close to her. But did Wilhelmina read it? Neither Belle's letters, nor those of Wilhelmina, nor letters and diaries of others, as far as I know, mention it. Of course, it is more difficult to prove that she did not than that she did: one reference would suffice in the latter case, whereas in the former, there would always be many unread or even lost sources that might undermine the case. Still, I am sure that the pamphlet never reached the Princess.

On 1st November 1796, Wilhelmina, in exile in London, wrote to her daughter in Brunswick telling her that she just had just seen "a new publication by Madame de Charrière (the sister of Madame de Perponcher)", at the house of the Duchess of York.

I took it home with me, because I was curious to see the work of this writer, whom I knew personally, and who in a strange way combines much *esprit* with (in former times) charm. This work is a *nouvelle*, called *Les trois Femmes*. It is said that she only published it to help a friend in trouble [...]. The work is interesting and even pleasant to read, although it is not really much and it has something eccentric about it, as is the case with all her work. But I have not finished it yet, and so must postpone my judgement, and I do not want to guide your opinion.<sup>27</sup>

The tone and content of this letter alone prove that Wilhelmina cannot have read the pamphlet. Belle's text would have greatly offended her, at a time and in a situation where she did not take offences lightly: two booksellers who had sold the *Smeekschrijft aan Neerlands Deborah* were arrested and publicly whipped, at her request. Wilhelmina could, of course, not punish Belle directly, but she was in a position to punish her family by withholding either her own or the Prince's patronage. This was quite a common occurrence. Belle's former suitor Gijsbert van Hardenbroek had for many years been refused the positions which used to be given to his family, because his grandfather had resisted Prince William IV. In 1784 chamberlain Alexander van de Capellen had to leave court because of the fierce Patriotism of members of his family. The fact that Belle's younger sister, the widowed Madame de Perponcher, was given a confidential court position in June 1788 is therefore a sure sign that Wilhelmina did *not* read the *Reflexions*. A position of intimacy in the princely household was not compatible with a sister who had publicly reprimanded the Princess.

That means that Van de Spiegel and others to whom Belle had sent the pamphlet did not pass it on to the Princess. They must have decided not to do so in order not to harm the Van Tuyll family. No copy has surfaced in the

family archives; Belle's family, if they received one, may well have destroyed it. This suspicion is fortified by two letters written in 1801. In the first, dated the 11<sup>th</sup> of April 1801, addressed to her nephew Willem-René, Belle writes that she had not heard whether he had his close friends read her *Observations*<sup>28</sup>. Willem-René had spent the previous winter with her, and she gave him copies of this volume of pamphlets to take with him on his return to Holland. He must, a year later, at last have acknowledged that he had not dared to show the book around, even to the family, for in a second letter, of 10 May, she comments, with some irony: "you have done well, not for me but for yourself, not to have shown the *Observations et conjectures*. This delicacy or prudence is worthy of my compatriots. They did not have courage to foresee the future". And she goes on, suggesting: look at what has happened to them since! They have lost everything, and what I wrote thirteen years ago was only to help avert these disasters<sup>29</sup>.

There is a certain supercilious naivety in presuming to reprimand Princess Wilhelmina, as if she were still the shy girl anxious to please the elder noblewoman. Worse was that Belle, from afar, showed a lack of political insight when publishing and circulating a pamphlet that might have seriously harmed the position of her family in the Netherlands. Luckily for them, Wilhelmina did not read it. This also answers the other question raised at the beginning of this article: what was Wilhelmina's reaction? That there was none, is, for us, also a pity: we would have liked more interaction between these two intelligent and forceful women. Such a dialogue is left to our imagination.

Lotte van de Pol is a specialist in early modern women's history. Currently she is a member of the interdisciplinary research group "Selbstzeugnisse in transkultureller Perspektive" at the Freie Universität Berlin; she is also an associate member of the Research Institute for History and Culture (Utrecht University).  
[vandepol@zedat.fu-berlin.de](mailto:vandepol@zedat.fu-berlin.de); [Lotte.vandePol@let.uu.nl](mailto:Lotte.vandePol@let.uu.nl)

## Notes

\* I want to thank Brent Annable for help with the English text, and Suzan van Dijk and Cecil P. Courtney for their comments.

<sup>1</sup> C. de Wit, "Isabelle de Charrière écrivain politique", in Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen, *Oeuvres Complètes*, éd. Jean-Daniel-Candaux a.o., Amsterdam, Van Oorschot, 1979-1984 (further quoted as *O.C.*), vol. X, p. 17.

<sup>2</sup> Throughout this article, Pierre H. Dubois and Simone Dubois. *Zonder Vaandel. Belle van Zuylen 1740-1805*. Amsterdam, Van Oorschot, 1993, is used for information on Belle de Zuylen's life.

<sup>3</sup> Also published in *O.C.*, X, 65-110.



<sup>4</sup> Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière, *Réflexions sur la générosité*, ed. and transl. Madeleine van Strien-Chardonneau and Suzan van Dijk. Oegstgeest, Genootschap Belle de Zuylen, 2005.

<sup>5</sup> The most extensive account of Wilhelmina's role is to be found in Johanna W.A. Naber, *Prinses Wilhelmina, gemalin van Willem V, prins van Oranje*. Amsterdam, Meulenhoff, 1908, chapters 4 - 6. See also H.T. Colenbrander, *De Patriottentijd hoofdzakelijk naar buitenlandse bescheiden*. The Hague, Martinus Nijhoff, 1897, III especially pp. 289-290. A recent overview of this episode in Dutch history is to be found in Arie Wilschut, *Goejanverwellesluis. De strijd tussen patriotten en prinsgezinden, 1780-1787*. Hilversum, Verloren, 2000. An informative, if older, history in French: Henri de Peyster, *Les troubles de Hollande à la veille de la Révolution Française (1780-1795). Etudes sur la République des Provinces-Unies à la fin du dix-huitième siècle*. Paris, Alphone Picard et fils, 1905.

<sup>6</sup> On this counter-revolution see C.H.E. de Wit, *De Nederlandse Revolutie van de achttiende eeuw 1780-1787*. Oirsbeek, s.n., 1974, and on the refugees, Joost Rosendaal, *Bataven! Nederlandse vluchtelingen in Frankrijk, 1787-1795*. Nijmegen, Vantilt, 2003.

<sup>7</sup> How Wilhelmina's star rose can be followed in *Gedenkschriften van Gijsbert Jan van Hardenbroek*. F. J. L. Krämer and A. J. van der Meulen (eds.), Amsterdam, Johannes Müller, 1901-1918, especially volumes VI and VII.

<sup>8</sup> *Gedenkschriften* VI, p. 668

<sup>9</sup> A. Meddens-van Borselen, "'Ik zal dit in uwe ogen doen druipen'. De aanhouding van Wilmina van Pruisen door de Commissie van Defensie te Woerden in 1787", *Holland* 19 (1987), pp. 197-206, p. 202

<sup>10</sup> See also Rosendaal, *Bataven*, pp. 460-62, 467-471.

<sup>11</sup> "Hoe lang zult gy den Burger onderdrukken?! En wy voor uwe wraakzucht bukken?! [...] De zucht tot wederwraak begint by 't Volk t'ontbranden! Dus, Trotsche! wil u wel beraên! Hou op, of 't is met u gedaan [...]" in W. P. C. Knuttel, *Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninklijke Bibliotheek*. Utrecht, HES, 1978, no. 21768

<sup>12</sup> Colenbrander, *De Patriottentijd*, III, p. 290.

<sup>13</sup> G.W. Vreede, *Frederika Sophie Wilhelmine, gemalin van den stadhouder Willem V en L.P. van der Spiegel*. s.l., C. van der Post, 1868, p. 40.

<sup>14</sup> Naber, *Prinses Wilhelmina*, p. 136.

<sup>15</sup> T.C.W. Blanning, *The culture of power and the power of culture. Old Regime Europe 1660-1789*. Oxford, Oxford University Press, 2002, pp. 349-50

<sup>16</sup> For the pedagogic revolution of the times, see Arianne Baggerman and Rudolf Dekker, *Kind van de toekomst. De wondere wereld van Otto van Eck (1780-1798)*. Amsterdam, Wereldbibliotheek, 2005; for Isabelle de Charrière as writer on education, see Madeleine van Strien, "Isabelle de Charrière pédagogue", in Suzan van Dijk a.o. (eds), *Belle van Zuylen / Isabelle de Charrière: Education, creation, reception*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2006, pp. 49-68.

<sup>17</sup> Jean Meyer, *L'Education des princes en Europe du XVe au XIXe siècle*. Paris, Perrin, 2006.

<sup>18</sup> Diary of chambelain Sigismund van Heiden Reinestein, Archief Assen 0185-427, 3 April 1777.



<sup>19</sup> *Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen*, G.B. Volz a.o. (eds). Berlin, Alexander Dunckler, 1900-1939, vol. XXVI, p. 359.

<sup>20</sup> Lotte van de Pol, "Het autobiografisch geheugen onder constructie. De herinneringen van Wilhelmina van Pruisen aan haar Berlijnse kinderjaren", in *Tijdschrift voor Sociale en Economische geschiedenis* 1 (2004) 4, pp. 106-125.

<sup>21</sup> Letter to Gerard Godart Taets van Amerongen, February 1804, *OC*, VI, 565.

<sup>22</sup> At one of these balls she met Constant d'Hermenches, with whom she was to have an extensive correspondence.

<sup>23</sup> Cf. Kees van Strien, "Genesis and reception of *Portrait de Zélide*", in Suzan van Dijk a.o. (eds), *Belle van Zuylen / Isabelle de Charrière: Education, creation, reception*. Amsterdam/New York, Rodopi, 2006, pp. 149-166 ; and also Kees van Strien (ed.), *Isabelle de Charrière / Belle van Zuylen: Portrait de Zélide*. Leiden, Kopwit, 2005.

<sup>24</sup> Letter to her brother Ditie, 21-12 1767, *OC*, II, 66-67.

<sup>25</sup> Knuttel, *Catalogus*, no 21550.

<sup>26</sup> *Correspondentie van de Stadhoudelijke familie 1777-1820*, Johanna W.A. Naber (ed.). The Hague, Martinus Nijhoff, 1931-1936. IV, pp. 7-8 and 10; also: Koninklijk Huis Archief (Royal Archives) A32-605.

<sup>27</sup> "Connaissez-vous un nouvel ouvrage de Mme de Charrière (la sœur de Mme de Perponcher), qui vient de paraître ? Je le trouvais dimanche chez la Duchesse de Yorck, et je l'emportais, étant curieuse de voir les productions de cet auteur que je connais personnellement, et qui à quelques travers joint beaucoup d'esprit et (autrefois) d'agrément. Cet ouvrage est une *nouvelle*, intitulée *Les trois Femmes*. Il est dit qu'elle ne le publie que pour soulager une de ses amies dans le malheur. [...] l'ouvrage [...] se fait lire avec intérêt aussi et même plaisir, quoique au fond cela ne me paraît pas grand'chose, et il y a une teinte de singularité, comme dans toutes ses productions. Toutefois je ne l'ai pas achevé encore, ainsi je dois suspendre mon jugement, et je ne veux pas guider le vôtre". *Correspondentie* III, p. 147.

<sup>28</sup> "Jamais je n'ai pu savoir si vous aviez fait lire autour de vous les *Observations et conjectures politiques*" (*O.C.*, VI, 259).

<sup>29</sup> "Vous avez bien fait, non à cause de moi mais à cause de vous, de ne point montrer les *Observations et conjectures*. Cette délicatesse ou douilletterie est bien digne de mes compatriotes. Il n'ont pas eu le courage de prévoir l'avenir, et à présent ils n'ont pas celui de méditer sur le passé" (*O.C.*, VI, 304-305).

### Résumé

Les *Réflexions sur la générosité et sur les princes*, qu'en 1787 Isabelle de Charrière adressa à Wilhelmine de Prusse (qu'elle connaissait pour l'avoir jadis rencontrée), ont-elles été lues par la Princesse incriminée ? Cet article rappelle le contexte politique, prend en considération le caractère et les antécédents de la Princesse, ainsi que les sentiments que lui portait "son" peuple, et conclut que Wilhelmine n'a pas dû avoir le texte sous les yeux – sans doute grâce à l'intervention de la famille de Tuyll.

## Nouvelles parutions / Recent publications

Guillemette Samson, *La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière*. Paris, Honoré Champion, Paris, 2005, 314 pp.  
ISBN 2745312596; € 53.

L'analyse fine et richement documentée du personnage masculin dans le théâtre d'Isabelle de Charrière que propose Guillemette Samson vient heureusement combler une singulière lacune. Si d'une part la critique s'est beaucoup occupée du personnage féminin, elle a un peu négligé son homologue masculin; d'autre part, à l'encontre du roman et de la correspondance, le théâtre d'Isabelle de Charrière a été relativement peu étudié.

La thèse proposée est divisée en deux parties, suivies de trois « Annexes » : la première établit l'importance de la participation de Ludwig Ferdinand Huber dans la genèse d'*Elise ou l'université*, la deuxième schématise, à l'aide de tableaux, la configuration des personnages sur scène, visant à mettre en relief « les liens qui existent entre les personnages par le choix des interlocuteurs qu'ils se donnent » (p. 273), la troisième consiste en une lettre inédite de la dramaturge à Huber.

D'entrée de jeu, Guillemette Samson prend position contre l'interprétation féministe de l'oeuvre de l'écrivaine, qu'elle estime tendancieuse et incomplète. Rétablissant l'équilibre, c'est l'homme à divers moments de sa vie et dans divers rôles, qu'elle propose d'examiner, à travers un théâtre qui est loin de l'écarter.

Elle commence par inventorier les genres de la comédie classique qu'Isabelle de Charrière a pratiqués: « comédies de mœurs », « comédies engagées », « comédies d'intrigues complexes ». En dépit de leur diversité, ces genres composent une oeuvre dramatique homogène.

C'est « l'influence de Molière », estime Guillemette Samson, qui « a donné une unité à l'ensemble des comédies d'Isabelle de Charrière sans avoir restreint son inspiration, ni asservi son talent » (p. 26).

Que la dramaturge, formée à l'école du classicisme, ait élu Molière comme mentor n'a rien d'étonnant. Indépendamment du style, n'a-t-elle pas maintes fois exprimé son admiration pour « la profondeur » de l'auteur du *Misanthrope*, qui sait concilier « le rire et la gravité » (p. 56) ?

Les unités de temps et de lieu sont dans l'ensemble respectées. A l'instar du maître, Isabelle de Charrière adopte le cadre intime de la maison pour y réunir une société restreinte, famille et amis, mais à son encounter, elle l'élargit en faisant intervenir l'histoire dans le quotidien des personnages. Cependant elle se distancie franchement de Molière sur le plan esthétique, dans la mesure où elle préconise la sobriété des mouvements corporels. Tandis que le théâtre du premier est fortement influencé par le dynamisme de la Commedia dell'arte, elle se borne à remplacer la gestuelle et les jeux de scène par la parole, « la voix » (p. 41). Tandis que chez le créateur de Sganarelle la pantomime double le discours, elle exploite, entre autres procédés, les ressources de l'onomastique pour s'en dispenser. Le recours à l'onomastique « sert de raccourci dans la présentation des personnages » (p. 46). Le nom peut renvoyer directement au caractère et au statut social: « Quelques titres font référence à un personnage masculin et prouvent que leur présence dans la construction dramatique des comédies concernées est primordial »: « *L'Emigré, Lord Hatewit, L'Extravagant, L'Enfant gâté ou le fils et la nièce* » (p. 48). Guillemette Samson observe que c'est « véritablement dans tout ce qui touche au corporel des acteurs qu'Isabelle de Charrière apparaît comme une aristocrate qui ne peut suivre le comédien Molière » (p. 43). Cette économie gestuelle va évidemment de pair avec la parcimonie des didascalies dans les textes dramatiques de la première.

Si « comme Diderot, Richardson ou Goethe la dame du Pontet s'intéresse beaucoup aux relations familiales » (p. 57), elle ignore superbement l'esthétique théâtrale qui se développe sous leur égide; ni la comédie larmoyante, ni le pathétisme du théâtre révolutionnaire ne la tente.

Le contenu soulève plusieurs questions d'ordres psychologique et sociologique, auxquelles Guillemette Samson apporte des réponses convaincantes. « Quel regard, voire double regard, pose-t-elle [Isabelle de Charrière] sur les hommes? Quels flottements sont décelables? Que dit-elle sur le sexe fort? Quelle(s) idée(s) forge-t-elle de la masculinité? L'homme est-il un complice, un adversaire, un figurant, un objet de désir? » (p. 11).

Elle distingue deux générations de personnages masculins: les jeunes gens, (le jeune premier aimé de l'héroïne, et son rival) et les parents (pères et oncles). Le jeune premier est « un brave jeune homme, « un joli garçon » avec quelques travers qui ne sont jamais rédhibitoires » (p. 106). Il y a peu à mettre à son actif, si ce n'est son amabilité et son honnêteté. « Dans la plupart des comédies, le jeune homme est confronté non seulement à un rival mais aussi à une figure parentale (qui soutient parfois ce rival) » (p. 108). Celui-ci mêle à son amour, ou à son intérêt, un comportement excessif: il est extravagant, gâté, taciturne, incivil ou arrogant. Ce comportement, fruit de circonstances extérieures, éducation, Révolution, ou trait de caractère, n'est pas un gage d'harmonie aux yeux de la jeune fille. Aussi rejette-t-elle cet être capricieux.

L'intrigue repose largement sur un conflit de générations dont le mariage est l'enjeu. À l'exception d'un paysan, les pères appartiennent à la noblesse et à la bourgeoisie commerçante ou intellectuelle. À partir de la Révolution, la classe sociale influe sur l'attitude parentale dans le projet matrimonial. Isabelle de Charrière est amenée à redéfinir la place de la noblesse au sein d'une société démocratique. Monsieur d'Envers, dans *L'Inconsolable* (1794), souffre faute de pouvoir s'adapter aux nouvelles normes, et sa souffrance est censurée par le ridicule, tandis que son frère Xavier qui a épousé une paysanne et accepte de travailler, commande le respect. La Révolution connaît aussi ses Tartuffe: Diogène Brusquet dans *La Parfaite liberté ou les vous et les toi* (1794) « utilise à des fins personnelles son titre de sans-culotte » (p. 245). « Chacun [des personnages] est une unité autonome à lire dans un binôme formé avec un autre personnage chaque fois différent » (p. 258).

À défaut d'une véritable esthétique de la scène, les comédies d'Isabelle de Charrière sont passées presque inaperçues de son vivant et sont peu représentées de nos jours. Néanmoins, Guillemette Samson a su mettre en lumière leurs traits originaux: la sobriété analytique d'un discours engagé, « l'accent mis sur les rapports humains » et les contrastes saisissants qu'ils engendrent, leur « cosmopolitisme » (p. 263). Surtout elle a su corriger l'erreur de certains critiques qui consiste à méconnaître l'importance de la présence masculine dans le théâtre de l'écrivaine, présence incontournable qui « correspond à une structure de pensée de la dramaturge » (p. 264).

Yvette Went-Daoust

\*\*\*

Judith A. Vega, *Isabelle de Charrière en de kritiek van de Verlichting. Filosofie-politiek-cultuur* [Isabelle de Charrière and Criticism of the Enlightenment. Philosophy-Politics-Culture]. Kampen, Klement, 2005, 140 pp.  
ISBN 907707080x; € 14,95.

Judith Vega's book is an ambitious one. In the introduction and three essays that constitute the volume the reader is exposed to a great variety of topics that not only pertain to the eighteenth century and Isabelle de Charrière, but are also related to some of today's philosophical and socio-political thinking.

The fundamental argument of the book is that definitions and descriptions of "the" Enlightenment often have been, and continue to be, too simplistic and, for that very reason, have failed to do justice to the diversity

of ideas that were developed and debated in the eighteenth century. Vega has selected Madame de Charrière's work to illustrate this diversity: "Isabelle de Charrière's oeuvre demonstrates, in a uniquely casual fashion, that the existence of 'the' Enlightenment is a myth" (p. 23). The topics of the three essays concern different aspects of eighteenth-century Enlightenment philosophy, the modern republic, and European colonialism. Two of the three essays are expanded versions of texts that are part of other publications. In the first essay Vega not only discusses French, German, and Scottish varieties of the Enlightenment (which seems sufficient for a text of some 25 pages), but she also discusses the work of later philosophers, e.g., Bauman, Habermas, and Rorty. Unless the reader is well acquainted with the ideas of these philosophers, he/she is likely to feel overwhelmed and may wonder, despite Vega's efforts to establish connections, how Isabelle de Charrière fits in these discussions.

It is disappointing that Vega provides only one short quotation (p. 24), about Rousseau and Voltaire, to illustrate Madame de Charrière's criticism of French Enlightenment philosophers. Moreover, the quotation comes from *Trois femmes* (which is called *Drie Vrouwen* in the first essay, but gets its French title in the third essay). Since this is a quotation from a fictional narrative, one can hardly be sure that the statement reflects Charrière's exact personal ideas.

The German Enlightenment, represented by Kant, receives much more attention. Several dimensions of his thinking are mentioned, and Isabelle de Charrière's views of Kant are considered in particular through the prologue to *Trois femmes*. Vega explains that the discussion by the various characters points more toward a critical evaluation than a dismissal of Kant's notion of duty. Although Charrière's views cannot be identified with those of any of the participants in this fictitious debate, she probably was, according to Vega, more interested in the debate itself and its variety of arguments.

In the same essay Vega discusses the reception of Kant's ideas, both in the eighteenth century and more recently, from a female/feminist perspective. In addition to considering the argument that Kant's notion of duty excludes a specifically female moral vision, she explains that Kant's concept of universal human dignity constitutes a critique, and replacement, of the old concept that was based on social hierarchy and put women at a disadvantage. This aspect of Kant appealed to Charrière, according to Vega, as witness her many female characters who protested against strict social conventions. Special mention is made of *Lettres de Mistriss Henley*. Vega emphasizes that the basic problem in this text is one of moral inequality: in other words, Mr. Henley denies his wife Kant's universal human dignity. Vega also summarizes a debate between Julia Annas and Marcia Baron, who in the 1980's were at odds about the interpretation of nineteenth-century novelist Theodor Fontane's *Effi Briest*. Interesting as this debate may be, it distracts from the

book's point of departure and complicates matters, instead of elucidating them. (Fontane's novel is not even mentioned in the bibliography.)

In her presentation of the Scottish Enlightenment Vega emphasizes the close affinity between Charrière and philosophers such as David Hume and Adam Smith, because of their shared belief in the primacy of emotions and everyday actions as a basis for moral development. Individual inclinations and social interaction in ever-changing contexts shape moral behavior. Thus, moral responsibility ultimately lies with the individual and is not an abstract set of rules.

In her second essay Vega argues that changes in the meaning of political concepts (e.g., that of the "republic") are not the exclusive domain of political theorists. Again, Madame de Charrière's work serves as a useful illustration: one of the topics she considers is that of changing political roles of the "masses" in the late eighteenth century. More generally, questions about appropriate forms of government in new political situations were of course most pertinent at the time. Vega argues again that Charrière provides a variety of perspectives (e.g., in the *Observations et conjectures politiques*), and does not appear to make clear choices. Ultimately, though, she seems to favor a constitutional form of government that guarantees freedom, at all levels, more than equality. In this context, the notion of "public spirit" – in the broad sense of involvement in public as well as cultural affairs – is particularly important. Furthermore, Charrière has pondered issues regarding the anonymity and individuality of people forming the "masses" in any large state. Again, Vega has recourse to later philosophers (e.g., Hannah Arendt, Richard Sennett) to provide a diachronic context, but it is doubtful that many readers find this convincing or helpful. The essay suffers, furthermore, from the fact that it was translated from English into Dutch. Its wording is at times wooden, almost unnatural.

The last essay presents interpretations of Enlightenment ideas in the contexts of eighteenth-century attitudes towards colonialism and twentieth-century expressions of contrasts between the "civilized" West and other "barbaric, pre-modern" parts of the world. Vega argues that people of many different persuasions have used the Enlightenment for their own purposes, and pays particular attention to the many ways in which the notion of "Enlightenment fundamentalism" is being used in current political debates. She returns to Charrière because *Trois femmes* and the *Suite des Trois femmes* illustrate several of twentieth-century critic Edward Said's points about the interrelationship between Europe's literary and colonial histories. What makes Charrière particularly interesting, according to Vega, is that she refutes – anachronistically, one should say – some of Said's criticism by explicitly locating events in overseas colonies and by raising questions about the dependency of Europe's wealth on colonial practices. Vega discusses

other aspects of the relationship between colonialism and literature as well, and refers again to many other scholars, past and present.

All in all, this is a valuable book. It makes intelligent contributions to Enlightenment and Charrière studies. It also is a confusing book because Vega is trying so hard to include as much material as possible. Cohesiveness is not one of the book's features, nor is stylistic elegance. What to think, for example, of "vrouwen hun intellectualiteit" (p. 26), "ervaarde" (p. 88), and an incorrect alphabetical order (p. 135)? The book's format, though, is handy and attractive.

Margriet Lacy-Bruijn

\*\*\*

Paola Perazzolo, *L'inachèvement au dix-huitième siècle : Le cas de Madame de Charrière*, Thèse en co-tutelle Università degli studi di Milano et Université de Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis, soutenue le 23 janvier 2004, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 416 pp.  
ISBN 2729558306; € 39,50.

Intelligente, bien informée, de lecture agréable et de réalisation fort acceptable malgré de rares erreurs de langue et de références, la thèse de Paola Perazzolo ne dépare pas la précieuse contribution italienne aux études charriériennes. Que l'on pense aux travaux de Giovanni Riccioli, Lucia Omacini et plus particulièrement Maria Elisabetta Cavadin qui avait déjà proposé en 1993 une étude ponctuelle sur « la structure de l'inachevé » dans un roman d'Isabelle de Charrière avant que « l'inachèvement romanesque » qui lui est propre ne soit thématiqué par Yvette Went-Daoust et Laurence Vanofflen dans le cadre du colloque international *L'œuvre inachevée* publié en 1999 par Annie Rivara et Guy Lavorel. *L'œuvre ouverte* est contemporaine (Umberto Eco), elle est plus spécifiquement féminine (critique féministe surtout américaine), son inachèvement, voire son imperfection, défient les avis clivés de l'époque révolutionnaire, bref, elle a de quoi passionner l'auteure qui ne cache pas son enthousiasme pour cette question.

Tout commence évidemment par une réflexion théorique sur la fin que le lecteur de roman attend ou craint nécessairement, de même que par plusieurs remarques sur la relative incapacité de la critique à définir l'inachèvement qui en tant que vide reste voué à la négativité. Dans cette démarche, Paola Perazzolo poursuit à partir de thèses précédentes sur *Des romans inachevés* (G. Louÿs, 1998) et sur des *Fins de romans, XVIIe –*



*XVIIIe siècles* (A.-F. Garréta, 1988) qui lui permettent d'esquisser une typologie (pp. 118-121) plus apte à circonscrire la problématique de l'inachèvement que toute tentative de définition. Il faut donc distinguer les romans interrompus par accident, des romans in-finis par choix éditorial. Les romans proprement inachevés le sont pour des raisons internes qui empêchent de conclure. Une telle ouverture peut également s'observer lorsqu'une histoire est apparemment finie. On parlera alors d'(in)achèvement.

Après un parcours historique rappelant la fréquence de l'inachèvement dans le corpus romanesque du XVIIIe siècle due à des pratiques éditoriales favorisant les « rhapsodies romanesques », à une esthétique de la liste propre à générer des suites, à la recherche de formules ouvertes en accord avec une vision fragmentée du monde, plusieurs études de cas sont proposées et permettent de bien situer l'écriture romanesque d'Isabelle de Charrière dans la production de son siècle. Ce sont *Les égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon, *Les mémoires et aventures d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost, *La vie de Marianne* et *Le paysan parvenu* de Marivaux, ainsi que *Jacques le fataliste* de Diderot qui servent de mesure. Bien qu'il ne s'agisse pas de romans écrits par des femmes, ni d'ouvrages qu'Isabelle de Charrière commente dans sa correspondance, ces romans philosophiques et sensibles cultivent néanmoins une esthétique désinvolte et une écriture du détail qui rejoignent sa verve de romancière.

L'inachèvement dans l'œuvre romanesque d'Isabelle de Charrière constitue la seconde et majeure partie de la thèse (pp. 122-404). Elle comprend trois chapitres qui rendent compte des premiers romans, des romans de la Révolution puis de *Sir Walter Finch et de son fils William*. Tandis que les premiers romans sont traités dans leur ensemble pour dégager les pôles de l'achèvement nécessaire dans *Caliste* et de l'(in)achèvement nécessaire dans *Mistriss Henley* en rapport avec la représentation de la condition féminine, les événements historiques prennent le dessus lorsqu'il s'agit de représenter la Révolution et conditionnent des stratégies narratives qui modulent l'incomplétude en conséquence. *Henriette et Richard*, *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* et *Trois femmes* suscitent des analyses bien structurées et convaincantes concernant les raisons extérieures et intérieures de l'inachèvement de même que l'efficacité expressive des choix génériques d'Isabelle de Charrière dans le contexte des bouleversements historiques vécus. Paola Perazzolo traque finement ce qu'elle appelle des « gènes d'inachèvement » sur les plans narratif, formel, historique et thématique sans négliger les conditions de production de ces œuvres ni les apports pertinents de la critique charriérienne.

Les sources principales de l'inachèvement sont multiples. La mort de Caliste est sans doute une fin, mais elle témoigne de l'inachèvement de la liaison amoureuse due à l'imperfection de l'amant réduit à n'être plus que l'ombre de lui-même après la mort de son frère jumeau. La fin ici n'en est



pas une au sens d'accomplissement. Le contraire est vrai dans le cas de *Mistriss Henley* dont le mari est la perfection incarnée. Son action à elle en tant qu'individu ne peut pas aboutir. Aussi abandonne-t-elle la correspondance entamée laissant le roman manifestement inachevé. Mais cet (in)achèvement témoigne d'un événement-clôture, véritable achèvement du texte, à savoir la résignation promise de l'épouse rebelle en quelque sorte « achevée » par un milieu qui nie sa différence. L'histoire d'Henriette et Richard est en prise directe sur les événements de la Révolution en train de se faire. Ici le décalage minime entre le temps du récit et le temps de l'histoire condamne le récit à des rebondissements continuels qui compromettent toute fin satisfaisante. De plus Perazzolo souligne une impasse thématique dans l'opposition entre Henriette, la jeune bourgeoise anoblie par son éducation, personnage *amphibie* porteur de l'espoir d'un mariage harmonieux entre les partis en conflit, et son père, le bourgeois ambitieux, rusé et vengeur, dont la force de anti-héros est gagnante historiquement parlant. C'est donc pour des raisons formelles, historiques et thématiques que ce roman est voué à l'in-finitude et s'interrompt au milieu d'une phrase.

Les histoires d'émigrés sont par définition fragmentaires et sans fin. Il s'agit bien là d'un sujet inachevable abordé sous de multiples facettes dans *Les lettres trouvées* et dans *Trois femmes*. La position neutre que recherche Isabelle de Charrière se traduit entre autres par l'ambiguïté générique de ses romans d'émigration qui tiennent de l'anecdote, de la polyphonie épistolaire, du roman sentimental et de la dissertation théorique bien plus que du roman historique. Comme l'a montré Béatrice Didier (co-directrice de la thèse avec Franco Piva), cette interdisciplinarité est typique de la production révolutionnaire, mais elle correspond aussi plus profondément à l'auteure qui partage avec ses personnages la condition d'émigrée, ayant quitté lors de son mariage sa Hollande natale pour s'établir en Suisse avec son mari. Si l'on peut attribuer à Isabelle de Charrière un véritable « art de l'inachèvement » (p. 400), cela se conjugue bien avec sa situation d'entre-deux qui doit ménager ou réconcilier des positions multiples. Elle le fait sans doute avec toute les connaissances, la finesse et la sensibilité d'une intellectuelle des Lumières qui mise sur la raison et l'expérience. Mais l'expérience, et c'est là l'inachèvement qui frappe les *Finch*, n'est pas transmissible d'une génération à l'autre comme le montre le dernier chapitre d'une thèse qui fait honneur aux études charriériennes.

*Monique Moser-Verrey*

**A propos de:**

Egmond Codfried, *Belle van Zuylen's vergeten oma: Maria Jacoba van Goor (1687-1737). Een beknopte studie over zwarten en kleurlingen in Europa door de eeuwen heen* [La grand-mère oubliée de Belle de Zuylen: Maria Jacoba van Goor (1687-1737). Une brève étude concernant les noirs et les gens de couleur en Europe à travers les siècles]. La Haye, Codfried, 2004, 202 pp. (avec un résumé en anglais). ISBN 9080806722; € 20,50,

Cet auteur estime avoir découvert que la grand-mère maternelle de Belle de Zuylen était une femme de couleur. Il se base, pour l'affirmer, sur un portrait d'elle; de la même façon d'autres peintures montrent – à son avis – que des personnes aussi diverses que Beethoven, Constantin Huygens, Charles II Stuart, Madame de Staël, Léopold I de Habsbourg, Lorenzo de Medicis et Carl X de Suède avaient des origines africaines ou asiatiques. L'auteur en tire des conséquences importantes aboutissant à la nécessité de revoir toute l'histoire de l'art européenne.

Précisons que d'une part, malgré le titre, il n'y a que deux chapitres qui sont consacrés à Belle de Zuylen et à sa grand-mère, et que d'autre part ce livre fait état de la *disparition* de certains portraits justement parce qu'ils représentaient des gens de couleur. Ce qui donne un rôle bizarrement double à l'histoire de l'art et aux arguments qu'on peut en tirer pour ce genre de démonstration.

Codfried n'omet évidemment pas de mentionner ni Pierre-Alexandre du Peyrou (dont on connaissait depuis toujours les origines) pour suggérer qu'Isabelle de Charrière se serait entourée de personnes de couleur noire, ni Constance et Bianca (*Trois femmes*), pour déclarer que la romancière rendait noirs et métis tous ces personnages romanesques, faisant preuve ainsi de sa « conscience noire ».

Référence est faite également au *Portrait de Zélide*, où Belle de Zuylen se serait appelée « Zelidé » « d'après une princesse africaine ». Le passage « Elle n'a pas la main blanche; elle le sait aussi et en badine, mais elle voudrait bien n'avoir pas sujet d'en badiner » a été traduit pour l'occasion comme s'il se lisait: « Elle n'est pas blanche, elle le sait et en badine, mais la couleur de la peau n'est pas un sujet de badinage ».

Bref, la problématique est sans doute importante, mais elle dépasse le cas de Belle de Zuylen que l'auteur semble avoir choisi pour s'attaquer ainsi à l'élite néerlandaise et à ses prétendues façons de fausser l'histoire. Néanmoins il serait probablement utile d'étudier de plus près les éventuels indices, picturaux aussi bien que textuels. On pourrait le faire dans la suite d'un ouvrage comme celui (basé sur des documents d'archives, mais sans prétentions scientifiques) d'Arthur Japin, *De blanke met het witte hart* (1997) [*Le noir au cœur blanc* (Paris, Gallimard, 2000); *The Two Hearts of Kwasi Boachi* (Random House, 2002)] et de la redécouverte assez récente du compositeur Joseph Boulogne, chevalier de Saint-Georges (1745-1799), qui fut surnommé « le Mozart noir ».

SvD

### A propos de:

Aurora Wolfgang, *Gender and Voice in the French Novel 1730-1782*. Aldershot-Burlington, Ashgate, 2004, 209 pp. ISBN 0754637026; \$ 89,95.

Cet ouvrage discute la problématique des rapports entre « gender » et voix romanesque dans quatre romans: *La Vie de Marianne* (Marivaux), les *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd* (Marie-Jeanne Riccoboni), les *Lettres d'une Péruvienne* (Françoise de Graffigny) et les *Liaisons dangereuses* (Laclos). A chacun de ces romans un chapitre a été consacré. L'ensemble est précédé d'une Introduction et d'un premier chapitre, intitulé « Write for Success: Feminine-Voice Narratives in the Literary Field », qui présentent la problématique et la situent dans le cadre des études sur le roman de l'époque et sur l'histoire du genre.

Dans l'Introduction, l'auteure traite notamment la « fiction féminine », écrite par Marivaux, Diderot, Rousseau et Laclos, qui à eux comme aux collègues femmes, Graffigny, Riccoboni, Charrière et Staël faisait acquérir « enormous prestige and literary power » (p. 6). Le regroupement de ces quatre noms de femmes est intéressant – et gratifiant pour Isabelle de Charrière. Ceci d'autant plus que deux pages plus loin, en parlant de la popularité des oeuvres de femmes parues entre 1750 et 1800, Wolfgang énumère aussi (d'après Martin, Mylne, Frautschi, *Bibliographie du genre romanesque français*) les nombres de rééditions (en langue française) pour les œuvres de certaines romancières. Les auteures mentionnées ont eu, sous cette perspective, des sorts différents: Riccoboni s'est en effet vue rééditer 57 fois; Graffigny

30 fois; Charrière douze fois. Pour Staël, publiant plus tard, les chiffres ne sont pas inclus dans cette bibliographie (p. 9).

On peut se demander si Isabelle de Charrière, actuellement reconnue comme une des grandes écrivaines européennes, est bien à sa place dans une telle énumération. L'argumentation, qui reste d'ailleurs en partie implicite, n'est pas tout à fait convaincante.

Quant aux nombres de rééditions, la disproportion saute aux yeux, en particulier lorsqu'on tient compte des nombres totaux de romans publiés par chacune des auteures. Les 30 rééditions totalisées par Graffigny correspondent à trois ouvrages; les 57 de Riccoboni à quinze; et les douze de Charrière à treize romans (ou nouvelles). C'est-à-dire qu'en moyenne, les ouvrages de Graffigny furent réédités dix fois, ceux de Riccoboni 3,8 fois, et ceux de Charrière même pas une fois. En comparant ainsi les succès des auteures, on ne peut que constater le peu d'impact d'Isabelle de Charrière auprès de ses contemporains francophones.

Pour ce qui est du « prestige » et du « pouvoir » que ces romancières auraient acquis, on peut en effet, très globalement, affirmer que Germaine de Staël y réussit, bien que pas forcément grâce à ses écrits romanesques. Françoise de Graffigny, dont le succès vint assez tardivement, profita sans doute de son appartenance à toute une sociabilité littéraire plutôt que de ses seules publications. Pour Marie-Jeanne Riccoboni, venant également à l'écriture après une autre carrière (au théâtre), la notoriété pourrait en effet être dite basée sur ses publications: elle participait peu à la « vie littéraire ». Mais pour Isabelle de Charrière il paraît étrange de parler de « prestige énorme » et de « pouvoir littéraire ». Il est certain – sa correspondance en témoigne – que le nombre d'amis et de connaissances plus ou moins éloignées qui apprécieraient hautement son oeuvre, était considérable. Il n'en est pas moins vrai que ses ouvrages – dont par ailleurs elle n'avait pas besoin de vivre – se vendaient beaucoup moins bien que ceux de Graffigny et de Riccoboni. La réputation dont elle jouit pour nous lui est venue récemment, grâce en partie aux travaux que des chercheurs modernes lui ont consacrés, à elle et à ses écrits, et grâce surtout à l'attrait que pour plusieurs raisons son oeuvre exerce effectivement sur des lecteurs des XXe et XXIe siècles.

C'est de cet attrait moderne que l'affirmation de Wolfgang constitue le reflet, il faut reconnaître cela. On a beau vouloir montrer l'intérêt ou l'importance d'auteurs – hommes ou femmes – trop longtemps négligés, il ne s'agit pas de leur attribuer un succès que, visiblement, ils n'ont pas obtenu à l'époque.

SvD

## Madeleine van Strien-Chardonneau

### Aperçu bibliographique / Bibliographical notes

#### 2002

Geneviève Bernard, « Isabelle de Charrière (1740-1805). Eine holländische Komponistin der Aufklärung », in: Rebecca Grotjahn, Freia Hoffmann (éds.), *Geschlechterpolaritäten in der Musikgeschichte des 18. bis 20. Jahrhunderts*. Herbolzheim, Centaurus, 2002, pp. 187-196.

#### 2004

Brigitte Martinelli, Florence Hervé, *Histoires et visages de femmes*. Yens sur Morges [Suisse], Ed. Cabédita, 2004, 167 pp.  
p. 39: Isabelle de Charrière

Paola Perazzolo, « Ambiguità formali e tematiche: la narrazione 'maschile' di *Caliste* di Isabelle de Charrière », *Nuovi Quaderni del C.R.I.E.R.*, I, Verona, Fiorini, 2004, pp. 9-29.

#### 2005

Isabelle de Charrière, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). Early Writings. New Material from Dutch Archives*. Kees van Strien (éd.). Louvain, Editions Peeters, 2005, 338 pp.

Suzanne van Boven, « Leve het individualisme! », *VOL magazine*, 4, 1, sept.-oct. 2005, pp. 94-96

En ligne: [www.pittigetantes.com](http://www.pittigetantes.com)

Marie-Hélène Chabut, « Les hommes de Charrière: des automates aux amphibies », *Dix-huitième siècle*, 37, 2005, pp. 419-432.

Marie-Hélène Chabut, « Les Julie et les Sophie de Charrière: Un chassé-croisé avec Rousseau sur l'éducation des femmes », *Lumen* 24, 2005, pp. 121-134.

Tili Boon Cuillé, *Narrative Interludes. Musical Tableaux in Eighteenth-Century French Texts*. Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 2005.

“Charrière’s Exercises in Equivocation”, pp. 117-143.

Suellen Diaconoff, *Through the Reading Glass. Women, Books, and Sex in the French Enlightenment*. Albany, State University of New York Press, 2005, 268 pp.

Chapter 4. The project of desire. Constructing reader and reading. Isabelle de Charrière, 1740-1805.

Suzan van Dijk, « Belle, Betje en Aagje; een vergelijking van Belle van Zuylen met tijdgenotes Wolff en Deken », *De Groene Amsterdammer. Literatuur*, 129, november 2005, pp. 22-25.

Suzan van Dijk, « ‘Dat alzo de blik van den vreemdeling ons welkom zij!’ Achttiende- en negentiende-eeuwse Nederlandse schrijfsters en hun buitenlandse lezers », *Armada*, 11, no 38, 2005, pp. 27-35.

Antoinette Lohmann, *Belle van Zuylen, Mme de Charrière. Een muzikaal verhaal. Muziek van Belle van Zuylen, Frederik II van Pruisen, Anna Amalia van Pruisen, Jean-Jacques Rousseau*. 30 pp.

Texte de présentation du CD contenant des pièces de Belle de Zuylen/Mme de Charrière, Frédéric II de Prusse, Anna Amalia de Prusse, Jean-Jacques Rousseau. Utrechts Barok Consort avec la collaboration de Wilke te Brummelstroete. 2005.

Nicole Pellegrin, *Entre inutilité et agrément. Remarques sur les femmes et l’écriture de l’Histoire à l’époque d’Isabelle de Charrière (1740-1805)*. Université Utrecht, Faculté der Letteren, 2005, 32 pp.

Paola Perazzolo, *L’inachèvement au dix-huitième siècle. Le cas de Madame de Charrière*. Lille, Atelier National des thèses, 2005, 415 pp. [Thèse soutenue le 23 janvier 2004 à l’Université de Milan sous la direction de Franco Piva (Université de Vérone) et Béatrice Didier (Université Paris VIII-Saint-Denis).

Jelka Samsom, *Individuation and Attachment in the Works of Isabelle de Charrière*. Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt/Main, New-York, Wien, Peter Lang, 2005, 213 pp.

Guillemette Samson, *La présence masculine dans le théâtre d’Isabelle de Charrière*. Paris, H. Champion, 2005, 320 pp.

Myriam van Tilburg, « Lessen van Belle van Zuylen », 2005.  
En ligne: <http://lessenvanbellevanzuylen.web-log.nl/>

Laurence Vanoflen, « De l'influence des passions sur le bonheur selon I. de Charrière et G. de Staël. Regards croisés sur l'après-Révolution », in: Jean Dagen, Marc Escola et Martin Rueff édés., *Morales et politique*, Paris, H. Champion, 2005, pp. 437-455.

Judith Vega, *Isabelle de Charrière en de kritiek van de Verlichting*. Kampen, Klement, 2005, 144 pp.

## 2006

André Bandelier, « Des gouverneurs et gouvernantes suisses dans les Provinces-Unies au siècle des Lumières », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 103-123.

*Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception*. Suzan van Dijk, Valérie Cossy, Monique Moser-Verrey, Madeleine van Strien-Chardonneau (édés.). Amsterdam, New York, Rodopi, 2006, 343 pp.

Nadine Bérenguier, « Entre contrat et prescription: les hésitations pédagogiques d'Isabelle de Charrière », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 85-102.

Heidi Bostic, « From convention to performance: the woman of reason in *Letters of Mistress Henley published by her friend* », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 175-186.

Marie-Hélène Chabut, « La femme de lettres: Isabelle de Charrière, écrivaine et lectrice des Lumières », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 127-147.

Valérie Cossy, « Avant-propos / Foreword », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 1-15.

Valérie Cossy, « Isabelle de Charrière and the universality of the French language: from cosmopolitanism to imperialism », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 287-298.

Suzan van Dijk, « Belle de Zuylen et son contexte historique: perspectives de recherches grâce à Internet », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 299-320.



Suzan van Dijk, « La temporalité au féminin: à propos d' Isabelle de Charrière et de quelques autres romancières », in: Daniel Maher (éd.), *Tempus in Fabula. Topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*. Laval, Presses de l'Université Laval, 2006, pp. 39-56.

Suzan van Dijk, « Les topoi 'féminins' dans des fictions épistolaires et des correspondances véritables: Mesdames de Graffigny, Riccoboni et Charrière », in: Brigitte Diaz et Jürgen Siess (éds.), *L'épistolaire au féminin. Correspondances de femmes XVIIIe-XXe siècles*. Caen, Presses universitaires de Caen, 2006, pp. 39-50.

Willem Frijhoff, « French language or French manners? Belle de Zuylen and the love-hate relationship between the Netherlands and the French-speaking world », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp. 237-250.

Jacqueline Letzter, « The historical significance of Isabelle de Charrière's operatic ambitions », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp.207-220.

Helen Metzelaar, « The musical careers of Isabelle de Charrière and Jean-Jacques Rousseau », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp.221-233.

Monique Moser-Verrey, « Leaving the castle: the avenues of creation », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp. 17-45.

Paul Pelckmans, « 'Adieu Poes que je chéris, quoiqu'il me mette de mauvaise humeur...' Isabelle de Charrière et Willem-René van Tuyl, profil d'un échec pédagogique », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp. 67-84.

Martine Reid, « Dilemme, ou la condition des femmes », in: *Belle de Zuylen/ Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp.167-174.

Guillemette Samson, « Le thème de l'éducation dans les comédies d'Isabelle de Charrière », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp.187-198.

Paul J. Smith, « Isabelle de Charrière et la littérature du Grand Siècle », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception [...]*, pp. 261-272.

Kees van Strien, « Genesis and reception of *Portrait de Zélide* », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 149-166.

Madeleine van Strien-Chardonneau, « Isabelle de Charrière, pédagogue », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 49-68.

Isabelle Vissière, « Française, francophone, cosmopolite ? », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 273-285.

Yvette Went-Daoust, « Dramaturgie d'un théâtre oublié », in: *Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière. Education, Creation, Reception* [...], pp. 199-206.

*Mémoires de maîtrise / master :*

Marguerite de Coüason, *Femme auteur sous la Révolution: le réel secouru par la fiction. Isabelle de Charrière, Stéphanie de Genlis, Olympe de Gouges*. Mémoire de Master 2 de Lettres modernes, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne, année universitaire 2005-2006, 194 pp.

Myriam Eckhardt, *Educations aristocratiques à la fin du XVIIIe siècle. Isabelle de Charrière : lettres à Willem-René van Tuyl van Serooskerken (1793-1805), Sainte Anne (1799), Sir Walter Finch et son fils William (1806)*. Universiteit van Leiden, Opleiding Franse Taal en Cultuur, août 2005, 49 pp.

*Aux lecteurs: nous vous serions obligés de nous faire parvenir toute référence bibliographique concernant Isabelle de Charrière et son œuvre, susceptible d'être insérée dans cette rubrique.*

*To the readers : kindly send us any reference regarding Isabelle de Charrière and her work that should be included in this bibliography.*

[M.M.G.van.Strien@let.leidenuniv.nl](mailto:M.M.G.van.Strien@let.leidenuniv.nl) / [madeleinevanstrien@yahoo.fr](mailto:madeleinevanstrien@yahoo.fr)

## **Création du Prix Belle de Zuylen**

L'Association Isabelle de Charrière a décidé, conjointement avec le projet « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 » actuellement en cours à l'OGC (Ecole doctorale en Histoire et Culture de l'Université d'Utrecht), d'instituer un prix bisannuel, destiné à couronner un mémoire de master. Le mémoire, écrit en français, anglais ou néerlandais (quelle que soit la nationalité de l'étudiant et sa discipline d'étude) traitera soit Isabelle de Charrière et son œuvre, soit une ou plusieurs des écrivains femmes européennes, actives à cette même époque.

Le prix sera décerné pour la première fois en septembre 2007. Les mémoires soutenus ou à soutenir dans l'année universitaire courante ou précédente pourront être envoyés à la rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*. Les envois devront se faire avant le 1<sup>er</sup> février 2007. Les résultats seront publiés dans le deuxième numéro des *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*.

### **Composition du jury**

Le jury est composé des membres de la rédaction et du comité de lecture des *Cahiers*, ainsi que d'une ou plu-

## **Establishment of the Belle de Zuylen Prize**

The Association Isabelle de Charrière has decided, together with the directors of the project "The International Reception of Women's Writing, 1700-1900", which is currently under way at the OGC (Research Institute for History and Culture) at the University of Utrecht, to establish a biennial prize that will recognize the excellence of a master's thesis. The thesis, written in French, English, or Dutch, will either focus on Isabelle de Charrière and her work, or on one or several other female European writers of that same period.

The prize will be awarded for the first time in September 2007. Theses that have been or will be defended during the current or preceding academic year, may be submitted to the editors of the *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*, before February 1, 2007. The results will be published in the second issue of the *Cahiers*.

### **Selection Committee**

The selection committee will consist of the members of both the editorial and the advisory boards of the *Cahiers*, and of one or more scholars from the project on "The International Reception of Women's Writ-

sieurs collaboratrices du projet « The International Reception of Women's Writing ». En fonction de la nature des mémoires reçus, le jury pourra s'adresser à un certain nombre de jurés *ad hoc* pour l'aider dans sa tâche.

#### **Nature du prix**

Le prix Belle de Zuylen est doté d'une somme de 500 euros et de deux années d'adhésion à l'Association Isabelle de Charrière. Le/la lauréat(e) sera également invité(e) à rédiger à partir de son mémoire un article qui sera publié dans les *Cahiers*.

ing". Depending on the topics addressed in the theses submitted for consideration, the selection committee may solicit the advice of *ad hoc* members.

#### **The Prize**

The Belle van Zuylen Prize will consist of a monetary gift of €500 and of a two-year membership in the Association Isabelle de Charrière. The recipient will also be invited to write an article, based on his/her thesis, that will be published in the *Cahiers*.

\*\*\*

## **Histoire et vie de l'Association Isabelle de Charrière**

## **Life and times of the Isabelle de Charrière Association**

Le bureau de l'Association tient à mettre au courant non seulement ses membres, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à Isabelle de Charrière, de certains développements récents, qui pourraient avoir de l'intérêt pour eux. En particulier nous avons cru devoir faire des efforts pour ouvrir davantage l'Association et pour rendre accessibles sa collection d'ouvrages. Ainsi, dans le courant de l'année dernière, toutes les possessions de l'Association Isabelle de Charrière, déposées jusque là au château de Zuylen, ont quitté ces

The Association's board wishes to inform its members, as well as all others who are interested in Isabelle de Charrière, of some recent developments that may be useful to them. It seems to us that we should try to make the Association more open and its book collection more accessible. Thus, all materials owned by the Association were moved last year from the castle at Zuylen, where they had been stored until then, but could not stay for security reasons.

lieux : pour des raisons de sécurité il a en effet fallu libérer les locaux en question.

#### **Liens avec l'Université d'Utrecht**

Fort heureusement, la Bibliothèque Universitaire d'Utrecht a bien voulu accueillir notre collection de livres. Ils seront bientôt disponibles au public, tout en restant propriété de l'Association.

Certaines de nos autres possessions – telle par exemple la plaquette en bronze réalisée par Fanny Kiezenberg, membre de l'Association – sont et seront exposées dans la vitrine qui a été installée dans la Salle Belle van Zuylen dans le bâtiment principal de l'Université.

#### **Avenir de notre collection**

Nous comptons maintenir à jour cette collection, par des efforts financiers qui seront faits aussi bien par l'Université d'Utrecht que par notre Association. A cet égard, nous nous permettons de faire remarquer à nos membres ainsi qu'à nos lecteurs que notre Association accueillerait volontiers d'éventuelles donations, qu'elles soient faites sous une forme financière ou sous la forme d'exemplaires de travaux publiés (ouvrages ou tirés à part d'articles). Ces derniers contribueraient à créer un « centre » regroupant le plus d'études possibles concernant Isabelle de Charrière et son œuvre.

#### **Archives de l'association**

Nos archives se trouvent, actuellement encore, dans la Bibliothèque Universitaire. Elles seront transpor-

#### **Affiliation with the University of Utrecht**

We are very grateful that Utrecht University Library has agreed to house our book collection. In the near future the public will have access to this collection, which will remain the Association's property.

Some of our other possessions – *e.g.*, the bronze plaque made by our member, Fanny Kiezenberg – will be on display in a showcase installed in the Belle de Zuylen room, in the Utrecht University main building.

#### **Future of our collection**

We intend to keep our collection up to date, with financial help from Utrecht University and our own Association. In this context, we wish to mention to our members and to all other readers that we will of course welcome financial gifts, as well as copies of published works (books, journals, offprints). The latter will contribute to the creation of a “center” where as many studies as possible regarding Isabelle de Charrière and her work will be brought together.

#### **The Association's archives**

Our archives are stored, for the moment, in the Library of Utrecht University. Most likely, they will be transferred to Haarlem, to be housed in the Archival Offices of the province of North Holland, which specialize in maintaining archives of scholarly organizations. This will make it easier to study our materials and to write perhaps our Associa-

tées probablement à Haarlem, où elles trouveront refuge dans les Archives de la province de « Noord-Holland », spécialisées dans le domaine des archives d'associations scientifiques. C'est ce qui permettra de classer nos papiers de façon à pouvoir les étudier, et peut-être d'écrire l'histoire de notre Association. Des discussions à ce sujet sont en cours avec Mme Godelieve Bolten (Noord-Hollands Archief Haarlem) et avec le Prof. Wijnand Mijnhardt du département d'Histoire de l'Université d'Utrecht.

tion's history. Discussions to this effect are under way with Mrs. Godelieve Bolten (North Holland Archives, Haarlem) and professor Wijnand Mijnhardt (History Department, Utrecht University).

\*\*\*

**Prochaines livraisons  
des *Cahiers Isabelle de  
Charrière / Belle de  
Zuylen Papers***

**Forthcoming issues of  
the *Cahiers Isabelle de  
Charrière / Belle de  
Zuylen Papers***

Les *Cahiers Isabelle de Charrière* procéderont par thème: chaque numéro sera un numéro thématique (voir l'Avant-propos, pp. 3-6). Afin de fonctionner véritablement comme un lieu de rencontre charriériste, nous avons décidé d'annoncer à l'avance les thèmes retenus pour les livraisons à venir. Pour la présente, cela n'était pas encore possible: nous avons donc décidé de rassembler les textes d'un certain nombre d'interventions prononcées lors de réunions organisées par notre Association en automne 2005, que nous avons demandé aux conférencières

Each issue of the *Cahiers* will focus on a particular theme (see also "Foreword", pp. 7-8). In order to create a real meeting place for Charriéristes we have decided to announce in advance themes selected for forthcoming issues. For the first issue this was not possible. Instead, we asked speakers who had presented papers at meetings organized by the Association during the fall of 2005, and who all addressed the theme of "Women's Work", to expand their texts into articles.

de développer pour en faire des articles.

Dans la suite cependant, la procédure sera différente, et notamment plus ouverte, ce qui permettra de réaliser notre objectif: intéresser et réunir les Charriéristes. Nous annoncerons dans chaque livraison les thèmes retenus pour les deux années à venir, en priant les collègues intéressés de nous envoyer des propositions. Pour la publication dans les numéros paraissant en septembre, ces propositions seraient attendues avant le 1er décembre de l'année qui précède. Elles seront soumises aux membres du comité de lecture.

Pour les deux premières années, les thèmes suivants ont été choisis:

#### **2007: Lieux**

Pour la seconde année, nous consacrerons notre publication aux « lieux » et « places » : à la fois les « lieux de mémoire » d'Isabelle de Charrière figurant dans sa correspondance, les lieux réels et identifiables jouant un rôle dans sa fiction romanesque, et la place qu'elle-même occupe dans la mémoire collective et dans le canon littéraire – ou du moins dans les discussions en cours à ce sujet. Ceci est en rapport direct, aussi, avec des projets qui risquent de se réaliser tant aux Pays-Bas (construction prévue, près d'Utrecht, d'une « Tour Belle de Zuylen » haute de plus de 250 mètres...), qu'en Suisse (construction prévue d'un immeuble dans le jardin du Pontet...). Les propositions sont attendues pour le 30 novembre 2006

In the future, though, we will adopt a different and definitely more open procedure, which will allow the *Cahiers* to be a forum that brings together all Charriéristes. In each issue we will announce the themes for the following two years, and we will invite our colleagues to submit proposals. Since each issue will appear in September, these proposals will be due by December 1 of the preceding year. They will then be forwarded to the members of our Advisory Board.

#### **2007: Places**

For the second issue we will focus on “places”: places of remembrance (lieux de mémoire) for Isabelle de Charrière, mentioned in her correspondence; real and identifiable places that occur in her fictional narratives; and the place that she herself occupies in our collective memory and in the literary canon – or, at least, in the discussions on that topic. All of this is directly related to projects that are under way, in the Netherlands (where the construction of a “Belle de Zuylen Tower” – more than 250 meters tall – is being planned...), as well as in Switzerland (where the construction of an apartment building is being considered in the garden of le Pontet...). Submission of proposals 30 November 2006 – or earlier

#### **2008: Men**

The following year we would like to turn our attention to male characters in Isabelle de Charrière's fiction and to men – other than Constant



au plus tard.

**2008: Les hommes**

L'année suivante, nous aimerions nous tourner vers les personnages masculins dans la fiction charrière, et vers les hommes – de préférence autres que Constant d'Hermenches et Benjamin Constant – qui ont joué un rôle dans sa vie. Récemment plusieurs ouvrages, dont celui de Guillemette Samson (*La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière*; voir le compte rendu pp. 58-60), et des articles, notamment de Marie-Hélène Chabut (« Les hommes de Charrière: des automates aux amphibies »; voir la bibliographie, p. 69), se sont penchés sur eux. L'attention consacrée aux interrogations liées à la question du « gender » approchée sous l'angle masculin, se retrouve également par rapport à d'autres femmes écrivains. Il nous semble qu'il y a là des pistes à suivre. Les propositions sont attendues pour le 30 novembre 2007 au plus tard.

d'Hermenches and Benjamin Constant, preferably – who have played a role in her life. Several recent books, among which Guillemette Samson's *La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière* (see review, pp. 58-60), as well as articles, especially one by Marie-Hélène Chabut, "Les hommes de Charrière: des automates aux amphibies" (see bibliography, p. 69), focus on them. With regard to other female writers we observe a similar interest in questions that are related to the topic of "gender" from a male perspective. Thus, we believe that several scholarly inquiries are waiting to be pursued. Submission of proposals by 30 November 2007 – or earlier.